

BELGIQUE - BELGIE
P.P. - P.B.
CHARLEROI X
9/3306



LE CARNET et LES INSTANTS

DOSSIER

Le polar contemporain

HOMMAGE

Liliane Wouters

ÉVÈNEMENT

Prix littéraires
de la Fédération Wallonie-Bruxelles

LETTRES BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

Trimestriel. N° 191, du 1^{er} juillet au 30 septembre 2016.



En couverture : © Fotolia

Écrivain, ce métier	01	ÉDITORIAL par Nausicaa Dewez
		MAGAZINE
Le polar contemporain	03	DOSSIER
Liliane Wouters	14	HOMMAGE
Armel Job	19	ÉVÉNEMENT
Aurélien William Levaux	25	RENCONTRE
Prix littéraires de la Fédération Wallonie-Bruxelles	30	ÉVÉNEMENT
Le goût des lettres	33	LA LITTÉRATURE EN LIEUX
Stibane	36	RENCONTRE
Le PILEn	40	NUMÉRIQUE
Marcel Thiry en Ukraine	44	VUES D'AILLEURS
	48	BRÈVES
le-carnet-et-les-instants.net		BIBLIOGRAPHIE
le-carnet-et-les-instants.net		RECENSIONS

Le Carnet et les Instants est aussi sur internet :
le-carnet-et-les-instants.net

Écrivain, ce métier

L'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre accueillera cet automne les premiers inscrits de son tout nouveau Certificat en écritures contemporaines, une formation qui alliera apprentissage pratique de l'écriture et cours théoriques portant notamment sur le monde de l'édition et ses arcanes.

Avec la création de ce cursus, la prestigieuse école fait le pari de professionnaliser l'écriture et se positionne ainsi dans un débat, jamais définitivement tranché, sur le *métier* d'écrivain. L'existence d'une telle formation suppose en effet la conviction que l'écriture peut s'apprendre. À cet égard, la littérature fait souvent figure d'exception dans le concert des arts. Alors que nul ne songerait à contester la légitimité d'un enseignement de la musique, de la peinture, de la réalisation cinématographique ou du design, la pertinence d'un apprentissage de la pratique littéraire est beaucoup moins évidente. C'est que la grammaire, l'orthographe, les bases de la rédaction sont enseignées à l'école : *tout le monde sait écrire* et le génie ferait le reste, qui seul distinguerait l'écrivain du commun des mortels. Corolaire de cette méfiance vis-à-vis de l'apprentissage de l'écriture : si ce dernier relève de l'évidence dans les universités d'Outre-Atlantique, il est une rareté chez nous. Avant La Cambre, seule l'UCL avait un temps proposé à ses étudiants romanciers une filière en création littéraire.

Dans la pratique, pourtant, cette idée est mise à mal par le succès important des ateliers d'écriture, qui trahissent une demande grandissante de lignes directrices ou de conseils pour l'écriture. Cependant, même si ces ateliers sont animés par des professionnels aguerris et passionnés, souvent écrivains eux-mêmes, la pratique de l'écriture y demeure, pour la plupart des participant-e-s, cantonnée à la sphère du loisir et à un contexte rela-

tivement informel. L'enseigner dans le cadre d'une formation d'école supérieure reconnue contribue à donner une caution prestigieuse à la possibilité même d'un tel apprentissage, mais aussi à le sortir du champ du hobby pour le faire pénétrer dans le domaine professionnel.

Qu'on ne se leurre pas : aucun cours ne fournira jamais la recette du best-seller ; aucun atelier d'écriture ne transformera jamais un scribouillard en Marcel Proust. Ils n'en ont d'ailleurs pas l'ambition. Ce dont il est question ici, c'est de l'affirmation de la littérature comme art(isanat) à part entière, avec *aussi* un savoir-faire propre, et comme profession avec ses règles et ses acteurs, qu'il vaut mieux connaître pour démêler le bon grain de l'ivraie et accéder dans de bonnes conditions à la publication. Étonnamment, cette autre facette du métier d'écrivain ne va pas non plus de soi. On en veut pour preuve la prolifération et le succès d'entreprises qui s'autoproclament maisons d'édition, dont les *services* (dûment facturés, à la pièce, aux auteurs) se bornent en réalité à imprimer des manuscrits vaguement assortis d'un ISBN, mais sans les relire ni les apprécier, sans accompagner l'écrivain dans sa démarche de création, sans offrir une mise en page digne, et sans promouvoir les ouvrages après la publication. Prospérant sur le rêve – répandu – d'être publié et sur la méconnaissance de la chaîne du livre et des règles de l'édition, de telles firmes cherchent, par calcul cynique, à accréditer l'idée que tout écrit mérite publication et que toute personne qui écrit est écrivain. Face à de telles pratiques, la sensibilisation des jeunes auteurs ne peut être que souhaitable.

La vocation et le talent valent bien un coup de pouce.

Nausicaa Dewez

ÉDITORIAL



APERÇU DU POLAR BELGE FRANCOPHONE CONTEMPORAIN

JEAN-LOUIS ÉTIENNE

Associé encore il y a peu encore à la culture populaire, au « roman de gare », la littérature policière a acquis ces dernières années ses lettres de noblesse, a élargi son lectorat au public féminin (majoritaire, selon Michaël Miraglia), aux jeunes et à tout type de catégories sociales. Selon une enquête du ministère français de la Culture, les romans policiers dépassent les romans d'un autre genre en nombre de livres lus. Que ce soit sous la forme – entre autres – du roman noir, du thriller, du policier historique, humoristique ou pour la jeunesse, on peut affirmer sans hésiter que le genre rencontre un succès équivalent en Belgique. Le roman à énigme, quant à lui, semble avoir cessé de passionner les lecteurs. De nombreux auteurs belges se sont ainsi intéressés à la littérature criminelle, avec souvent, à la clé, une publication chez de grands éditeurs, l'attribution de prix littéraires convoités ou la traduction de leurs romans.

UN PEU D'HISTOIRE

Il est impossible, dans le cadre de cet article, d'établir un palmarès des écrivains belges qui se sont spécialisés comme auteurs policiers et ceux qui, s'étant affirmés en d'autres domaines, ont cependant fait des incursions dans le genre qui nous occupe. C'est ce qu'a tenté de faire Willy Hermans dans son remarquable (et malheureusement introuvable) *Petit dictionnaire des auteurs belges de littérature policière* (Version Originale, 1989). Il y présente *Maître Deforges* (Larcier, 1901) comme étant le probable premier roman policier belge. Fruit d'une collaboration d'un groupe de jeunes avocats, il propose une intrigue ingénieuse et une évocation précise du monde judiciaire et de la bourgeoisie de l'époque. Parmi les premières publications du genre, Gabriel Thoveron cite aussi *Le crime de Luxhoven* (Mertens-Rivière, 1904) de Firmin Van den Bosch et *Le rival de Sherlock Holmes* (Albin Michel, 1908) d'Hector Fleischman. (Claude Mesplède [dir.], *Dictionnaire des littératures policières*, vol. 2. Joseph K, 2003). En 1928, Stanislas-André Steeman et Sintair (pseudonyme d'Herman Sartini) écrivent à quatre mains *Le mystère du zoo d'Anvers*, qui parodie des romans d'Edgar Wallace. À la grande surprise des jeunes auteurs, le roman est publié dans la collection « Le Masque » et figure dans les catalogues aux côtés d'Agatha Christie. À la même date, Simenon, exilé à Paris depuis cinq ans, publie des romans populaires sous divers pseudonymes, dont

certaines enquêtes policières menées par un certain Jules Maigret. Il connaît le succès sous son propre nom dès 1931 avec la parution des premiers « Maigret » publiés sous le patronyme Simenon (Arthème Fayard) et dont la promotion se fera lors d'un mémorable « bal anthropométrique ». Dans les librairies et les kiosques, les romans de Simenon et Steeman côtoient entre autres des fascicules à la couverture accrocheuse, narrant les aventures du « Sherlock Holmes américain », *Harry Dickson*, dont près de deux tiers est l'œuvre du gantois Jean Raymond de Kremer, plus connu sous le pseudonyme de Jean Ray. Suit alors la période 1940-1944, souvent appelée « l'âge d'or du roman policier » : la Belgique est coupée administrativement de la France et les livres français ne sont plus disponibles. Ce contexte particulier entraîne la création d'une trentaine de collections et suscite la vocation de dizaines d'écrivains amateurs. Dans cette pléthore de parutions, deux éditeurs se distinguent : Albert Beernaert, choisi par Stanislas-André Steeman pour les collections « Le Jury » (66 fascicules entre 1940 et 1944 et 26 romans brochés entre 1942 à 1944) et les éditions « Les Auteurs associés » dirigées par Jules Stéphane (« Les meilleurs romans policiers » et « Les romans policiers illustrés » de 1942 à 1944). Dès septembre 1944, l'exil des critiques de *Cassandra* et du *Nouveau journal*, la disponibilité en Belgique de collections policières françaises (anciennes, comme « Le Masque » ou nouvelles, comme la « Série noire »)



sonnent le glas des maisons d'édition belges. Durant les années cinquante et soixante, quelques auteurs belges publient dans des maisons d'édition françaises, parfois avec succès comme le prolifique André Duquesne (*alias* Peter Randa). Son fils, Philippe Randa, a publié des romans policiers aux éditions Fleuve noir et Presses de la Cité.

Le regain d'intérêt pour le roman policier belge pourrait se situer en 1974, avec le retour d'André-Paul Duchâteau, qui, sans abandonner la bande dessinée, renoue avec le roman. Il reçoit le grand prix de littérature policière pour *De 5 à 7 avec la mort* (Rossel). Par la suite, il publie de nombreux romans aux éditions du Rocher ainsi que quatre recueils de nouvelles entre 1990 et 1994. En 1998 paraît *Équation à deux « inconnus »* (Éd. Memor), roman inédit écrit en 1944 qui était destiné à la collection « Le Jury » juste avant sa disparition. Chez le même éditeur, Duchâteau publie *Manipulations* et *Intrusions* (Memor, 2000 et 2002), romans à quatre mains écrits avec Frank Andriat.

ROMAN NOIR À LA SAUCE BELGE

En 1981, Jean-Baptiste Baronian publie *Matricide* (Clancier-Guénau), sous le pseudonyme d'Alexandre Lous (utilisé depuis 1972 pour ses critiques dans *Le Magazine littéraire*). *Matricide* est une sordide histoire de meurtre dans laquelle apparaît pour la première fois un thème par la suite récurrent

chez l'auteur : le flic ou le privé looser. *Rase campagne*, publié en 1996 (Métailié) est le septième et dernier polar signé Alexandre Lous. Les rééditions de ces romans sous pseudonymes se font sous le nom de Baronian. Passionné par Bruxelles, l'œnologie, la peinture, le cinéma et la musique, l'auteur ne manque pas d'évoquer ses passions dans son œuvre fictionnelle, entre autres dans *Tableaux noirs* (Clancier-Guénau, 1984), *Les papillons noirs* (La Table Ronde, 2004) dont l'action se déroule principalement dans les tavernes de la capitale et *Quatuor X* (Métailié, 2006) dont les protagonistes répondent à des noms de stars américaines des années cinquante. Retenons également *Le tueur fou* (premier roman d'un auteur belge chez Rivages/noirs, 1995) et *L'apocalypse*



blanche (Métailié, 2000, traduit en allemand), roman dont Jacques De Decker a dit qu'il « apparaîtra un jour comme l'un des témoignages les plus sensibles sur le climat intellectuel et spirituel au tournant du siècle, et la déstabilisation d'une société ». Depuis 2010, l'auteur publie des polars aux éditions de Fallois/L'Âge d'homme. Dans le premier, *Le bureau des risques et périls*, des fonctionnaires du Ministère de la justice passent leurs journées à lire des romans policiers afin d'aider à résoudre des enquêtes. Ce n'est pas la seule originalité du roman, comme l'explique l'écrivain à Étienne Borgers : « Je viens de terminer un livre [...] qui n'a strictement rien à voir avec ce que j'ai écrit précédemment. [...] il est en forme de puzzle. Je l'ai d'ailleurs sous-titré : "Puzzle policier de 42 pièces" ». On doit également à Baronian des anthologies d'histoires criminelles (*Trains rouges, Potions rouges, Enfants rouges, Livres rouges*, Julliard, 1989-1992 et *Noir scénar*, Les Belles Lettres, 2002) ainsi que des contes fantastiques, de nombreux albums illustrés pour enfants, des essais sur Jean Ray, Simenon, la littérature fantastique (il a fondé et dirigé la collection « Marabout fantastique » et « Marabout Science-Fiction » entre 1969 et 1977), l'œnophile ou la bibliophilie. En 2003, il succède à Thomas Owen à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, au fauteuil n° 27.

Première Belge à être publiée dans la « Série noire », Pascale Fonteneau est en fait d'origine franco-allemande. Sa famille s'installe à



Page de g. Jean-Baptiste Baronian

© JB Baronian

Page de d. Pascale Fonteneau

© DR

Bruxelles quand elle a dix ans. Diplômée en journalisme, elle débute sa carrière dans la « Série noire » avec *Confidences sur l'escalier* (1992), récit entièrement composé de dialogues entre « X » et « Y » et *États de lame* (1993, traduit en suédois et en japonais), dont le narrateur est un couteau qui observe et commente les agissements du genre humain. Suivent *Les fils perdus de Sylvie Derijke*, (1995), *Otto* (1997) et *La vanité des pions* (2000). Après deux romans aux éditions Baleine (*Les damnés de l'artère*, 1996 et *La puissance du désordre*, 1997), elle publie entre autres aux éditions Labor (*Crois-moi*, 2005), au Masque (*Jour de gloire* et *Contretemps*, 2006, 2007) et chez Actes Sud (*Propriétés privées*, 2010).

Écrivain et scénariste de bandes dessinées, Patrick Delperdange a écrit principalement des romans policiers et des livres pour la jeunesse. Après *Place de Londres* (1985, en collaboration avec Anita Van Belle), il publie *Monk* (Le Cri, 1987) pour lequel il reçoit le Grand Prix du concours « Simenon d'après Simenon ». Suit un roman noir à l'américaine, *Coup de froid* (1992), qui s'inscrit dans une veine qu'il maîtrise et apprécie (il a par ailleurs traduit plus d'une dizaine d'auteurs anglais et américains). Signalons aussi ses deux derniers polars : *Comme des chiens* (2015) et *Si tous les dieux nous abandonnent* (2016), roman grâce auquel il rejoint la prestigieuse collection « Série noire ». Delperdange, écrivain de polars ou de romans noirs ? L'auteur de *Chants des gorges*, prix Rossel (Éd. Sabine Wespieser,

2005) déclarait déjà il y a dix ans : « Assez de cette classification. Mon travail actuel, c'est faire éclater les barrières que l'on pose depuis que la littérature existe. »

On sera sans doute surpris de voir Henri Vernes cité ici parmi les auteurs de romans noirs. Dans les aventures de Bob Morane, il intègre parfois une intrigue policière. On peut citer pour exemple *Le sentier de la guerre* (1973), où un serial killer sévit dans les rues bruxelloises ou *El Matador* (1975), un tueur à gages qui est, ou plutôt qui *sont* trois, comme Mr Smith dans *L'assassin habite au 21* de Steeman. Depuis, « l'Aventurier » évolue dans un univers proche du fantastique et de la science-fiction. Sa présence ici se justifie par la réédition, après presque soixante ans, d'*Une belle nuit pour un homme mort*,

écrit sous le pseudonyme de Charles-Henri Dewismes et paru aux éditions Le Triolet en 1949. Réédité chez Lucien Souny, dans une collection très judicieusement intitulée « Sortis de l'oubli » (2007), ce roman a fait dire à Léo Malet : « C'est l'un de mes romans préférés [...] voilà un roman apocalyptique que je mets au même niveau que *J'irai cracher sur vos tombes*. Je me demande même s'il n'est pas un peu au-dessus. » Autre parution intéressante, un roman noir datant de 1957. Henri Vernes rédige alors un texte destiné à la « Série noire ». Il reprend les ingrédients du *Hard boiled* de l'époque : un privé, des femmes fatales, des morts violentes et des nuits d'ivresse. En raison de la pression mise par André Gérard pour la parution d'un roman tous les deux mois, le livre reste inachevé, inconnu jusqu'en 2013, lorsqu'il est enfin édité par La Pierre d'Alun, sous le titre *Façon « Série noire »* (édition à tirage limité enrichie d'illustrations de Loustal).

UN GENRE VENU D'ANGLETERRE

Dès 1915 avec *Les trente-neuf marches* (*The Thirty-Nine Steps*) de John Buchan, les Anglo-Saxons ont popularisé le thriller moderne. Le genre a depuis gagné le reste du monde. Dès son premier roman, *L'instinct maternel* (Éd. du Masque, 2002 ; Prix du roman policier du Festival de Cognac, traduit en allemand), Barbara Abel s'est imposée comme l'auteur belge de thrillers la plus populaire. Licenciée en philologie romane, elle a suivi une for-

mation de comédienne à Paris et Bruxelles. Dramaturge, romancière, elle a publié dix romans dont l'intrigue oscille entre cruauté, suspense et humour noir. Le point de départ de ses histoires est la vie quotidienne, qu'un événement inattendu vient dramatiquement bouleverser. Une femme enceinte séquestrée dans *L'instinct maternel*. Un enfant menacé de mort dans *Un bel âge pour mourir* (Éd. du Masque, 2003, traduit en allemand ; ce roman a été adapté pour la télévision par Serge Meynard sous le titre *Miroir, mon beau miroir*, avec Marie-France Pisier, Émilie Dequenne et Michel Aumont dans les rôles principaux). *Duelle* (Éd. du Masque, 2005, traduit en russe et en espagnol) est une troublante histoire de jumeaux, pour beaucoup le meilleur roman de l'auteur. *La mort en écho* (Éd. du Masque, 2006) et *Illustre Inconnu* (Éd. du Masque, 2007) évoquent également de petits meurtres en famille. *Derrière la haine*, (Fleuve noir, 2012, Prix des lycéens de littérature belge en 2015) et sa suite, *Après la fin* (Fleuve noir, 2013), romans dans lesquels des relations de voisinage, de cordiales, deviennent amicales, fusionnelles et virent au drame. Et enfin, *L'innocence des bourreaux* (premier roman chez Belfond, 2015), qui commence par une prise d'otages dans un supermarché.

LE POLAR HISTORIQUE

Les romans d'Alain Berenboom se situent souvent à la limite du roman noir et du polar





historique : le contexte historico-géographique employé est la Belgique du vingtième siècle : la Libération (*Péril en ce royaume*, Pasquito, 2008), la décolonisation (*Le roi du Congo, idem*, 2009), l'immigration italienne (*La recette du pigeon à l'italienne*, Genèse, 2012), les années cinquante (*La fortune Gutmeyer, id.*, 2015) ou les premiers succès électoraux du Vlaams Block (*Le lion noir*, Flammarion, 2000).

Quant à Jacques Neiryck, après un « thriller théologique » (*Le manuscrit du Saint-Sépulcre*, Cerf, 1995) et un « thriller mystique » (*L'ange dans le placard*, Desclée de Brouwer, 1999), il a écrit trois romans historiques dans la série « Les enquêtes du capitaine Raoul Thibaut de Maizières », qui se déroulent à la Belle Époque (coll. 10/18, 2007-2008).

Mentionnons aussi une autre trilogie, de la plume d'André-Paul Duchâteau : « Charles Dickens », (*Les chemins de lune, Le voleur d'âmes, Les anges de cire*, Le Masque, 2000-2003). Duchâteau a également mis en scène Marie Tussaud dans un roman historique pour la jeunesse : *Les masques de cire* (Travelling, 1993).

Et terminons par un petit rappel « historique » : popularisé par la collection « Grands détectives » de 10/18, ce genre littéraire a tout d'abord séduit un éditeur... belge : dix-neuf romans de la collection « Le Gibet » ont été publiés chez Marabout en coédition avec Robert Laffont de 1955 à 1957.

UNE POINTE D'HUMOUR

Pour certains écrivains, le noir est également la couleur de l'humour. De Nadine Monfils, Thomas Owen a écrit : « Elle est pareille à ses héroïnes. Elle demeure maîtresse de la situation. Quand on l'interpelle, elle se retourne, se penche en avant, tousse son jupon, montre son derrière et s'envole par-dessus les toits » (préface à *Laura Colombe*, Le Cri, 1981). Professeur de morale, gaillard et écrivain, elle a publié son premier polar dans la « Série noire » : *Monsieur Émile* (1995), dans lequel l'enquête est menée par l'inspecteur Kamikaze, dont le passe-temps est le crochet, et qui préfigure « le commissaire Léon, le flic qui tricote » (onze romans parus, Vauvenargues, rééd. Belfond). Dans ces aventures, Nadine Monfils offre une vision pittoresque de son quartier d'adoption, Montmartre. *Madame Édouard*, le premier titre de la série, a été porté à l'écran en 2003 par l'auteur elle-même, avec un casting impressionnant. Ses autres romans sont tout aussi attachants et atypiques, mélange de candeur et de cruauté, de poésie et de fantastique, d'argot et d'expressions typiquement bruxelloises. Citons par exemples les enquêtes du commissaire Lynch dans la ville surréaliste de Pandore et les aventures de Mémé Cornemuse, psychopathe octogénaire et nymphomane amoureuse de Jean-Claude Van Damme (respectivement trois et cinq volumes parus chez Belfond et

Pocket). Nadine Monfils a également écrit sous les pseudonymes Salamandre, Nikita et Dominique Antarès.

Autre série humoristique, les « Enquêtes de Cawèlèr » due à l'imagination débordante d'André-Pierre Diriken : François Boudrikèt, commissaire de police à Liège se voit voler la vedette par son chat, un matou qui parle wallon et mène l'enquête avec son maître. « Se réclamant à la fois d'Arthur Masson et de San-Antonio » (Angie Matt), l'auteur construit un univers décalé, facétieux et loufoque. Les romans de Diriken ont leur originalité, leur style. Ils sont cocasses, teintés de grivoiserie, un brin provocateurs. (*La pendue d'Outremeuse, L'oreille coupée, La transpercée de Paris, Biesse seller*, Éd. du Rat, 2003-2013).

Petite anecdote : le bouquiniste « Tonton Georges » (comme le chantait Brassens dans *Le bulletin de santé*) était connu pour organiser une foire du livre hebdomadaire dans le centre de Liège. En 2009, il décide de « kidnapper » un écrivain, Maurice Hembise, de l'enfermer dans une cage de verre installée au milieu des exposants et, en guise de rançon, de le faire écrire chaque semaine en public. Onze nouvelles policières dont l'action se déroule dans le milieu des livres d'occasion ont ainsi été publiées dans le recueil *Oufiti !* paru aux éditions Mémogrammes. Cette initiative n'est pas sans rappeler celle du journaliste Jean Falize en 1962. Il lança le défi suivant : écrire un roman de cent soixante pages, en public, enfermé dans une cage de verre. À charge

de Marabout de le publier le plus vite possible. C'est ainsi que *Les morts ont des oreilles* a été écrit entre le 15 et le 27 décembre. Le lendemain, cent exemplaires de service de presse ont été distribués aux journalistes. On se souvient également du mythe de la « cage de verre » de Simenon. En 1927, alors qu'il signait toujours Georges Sim, un patron de presse, Eugène Merle, lui proposa d'écrire un roman dans une cage de verre, sous les yeux du public. En fait, le quotidien *Paris-Matinal* fit faillite avant même d'être lancé, mais la légende est restée tenace.

LE LIEU DU CRIME

De nombreux auteurs ont décidé de situer leurs intrigues en Belgique : c'est le cas de Jean-Baptiste Baronian, dont les anti-héros arpentent les rues de Bruxelles, de Dulle Griet (pseudonyme de Paul Couturiau) dans ses *Mystères de Bruxelles (Petits meurtres chez ces gens-là et Les fenêtres murmurent*, Presses de la Cité, 2012 et 2013). Ajoutons Daniel Decroix pour *Rue du Cirque* (Baleine, 2000) qui situe son intrigue dans une rue chaude du quartier Nord ; Christophe Collins, qui a publié en 2011 *L'étoile de L'Est*, la première enquête du commissaire Sam Chappelle (sic) de la Police de Liège. Suit en 2012 *L'équerre et la croix*, seconde enquête de Chappelle, qualifiée par la presse de « polar maçonnique ». Sous patronyme Christophe Corthouts, il a publié plusieurs romans et a travaillé avec Henri Vernes sur les aventures de Bob Morane. On lui doit

des traductions de l'anglais ainsi que de nombreux articles dans *Phénix*, revue dirigée par Marc Bailly depuis 1985.

En 2013 paraît un curieux ouvrage bilingue intitulé *Signature de feu / Spoor van vuur* (éd. Manteau), écrit conjointement par Barbara Abel, Nadine Monfils, Luc Deffo, Bob Mendes et Christophe Vekeman (trois auteurs néerlandophones à succès). Publié à l'initiative d'une célèbre marque de bière, ce roman collectif a aussi bénéficié de la collaboration d'une soixantaine de fidèles clients de la brasserie. Il faut remonter à 1978 pour lire un ouvrage comparable, *Patchwork ou drôle de trame*, dû aux membres du « Groupe du Roman » de Robert Montal. Ce roman est devenu policier lorsque Thomas Owen a malicieusement introduit un cadavre au chapitre VIII.

Impossible de passer ici sous silence deux anthologies, parues à près de quinze ans d'écart : *Bruxelles, du noir dans la blanche* (Autrement, 2001), dans laquelle Henri Dougier, fondateur de la maison d'édition, rassemble des textes de Jean-Baptiste Baronian, Thomas Gunzig, Alain Berenboom, Gilbert Mérague, Bruce Mayence, Pascale Fonteneau. Et, tout récemment, *Bruxelles noir* (Asphalte noir, 2015), anthologie dans laquelle Michel Dufranne nous présente treize nouvelles inédites de Barbara Abel, Ayerdhal, Émilie de Béco, Paul Colize, Jean-Luc Cornette, Patrick Delperdange, Sara Doke, Kenan Görgün, Edgar Kosma, Katia Lanero Zamora,

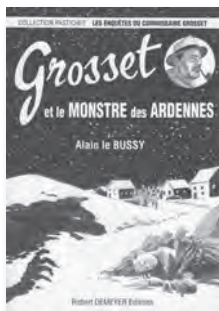


Nadine Monfils, Alfredo Noriega et Bob Van Laerhoven.

HOMMAGES ET PASTICHES

Le roman-hommage et le pastiche sont des genres littéraires qui rencontrent un certain succès dans le domaine policier : prenons pour exemple les hommages au plus célèbre écrivain liégeois, avec *Sur les pas de Simenon*, recueil de onze nouvelles publiées par le Club Richelieu de Liège. La même année, *Le Monde* et les éditions Gallimard ont proposé à leurs lecteurs une série de nouvelles en son hommage. L'une d'elle est de la plume de Pascale Fonteneau, *Gare du Luxembourg*. Citons aussi les six enquêtes du commissaire Fluet écrites par René Henoumont, publiées en trois volumes chez Racine en 2001 et les aventures spatiales ou fantastiques du commissaire Grosset d'Alain le Bussy : *Grosset et le monstre des Ardennes* et *Grosset et le spaciandre percé*. Guy Delhassé, quant à lui, a publié *Le témoignage de la dame de cœur* (Nostalgie, 2003), sous pseudonyme Stanislas Georges. Dans ce roman, il imagine une rencontre entre Simenon et Steeman dans la Cité ardente (ils n'ont en fait eu que de brèves relations épistolaires durant la guerre).

Autre auteur abondamment pastiché : Conan Doyle. On peut penser ici aux cinq romans apocryphes d'Yves Varendé (pseudonyme de Thierry [sic] Martens) parus chez Claude Lefrancq et son recueil *Sherlock Holmes et les*



fantômes (Fleuve noir, 1999), qui contient notamment une nouvelle mettant Jean Ray en scène : « Le fantôme de Gand ». Jean Claude Bologne a écrit trois aventures du détective du 221B Baker Street (*Le château d'âme*, *Le testament du sable*, *Sherlock Holmes et le secret des lettres*. Le Rocher, 1997, 2007, 2009). Alain le Bussy a également publié *Une affaire sans gravité* (Éd. Robert Demeyer, 2005), présentée comme la millième aventure de Sherlock Holmes. Notons qu'alors qu'il nous avait habitués à des romans de science-fiction (principalement publiés chez Fleuve noir), le dernier livre de le Bussy est une histoire policière : *Les otages de la dent blanche*. (Le Hêtre pourpre, 2003), exploration d'un nouveau genre avant son décès prématuré.

Harry Dickson, le « Sherlock Holmes américain », a également fait l'objet de pastiches après la disparition de la série en 1940 : Yves Varende (*Les aventures inconnues de Harry Dickson*, deux volumes, éd. l'Âge d'Or, 2009), Alain le Bussy, qui le rebaptise « Garry Dickson » (Éd. Robert Demeyer) et Jean-Baptiste Baronian avec une nouvelle intitulée « Les adorateurs de l'œil » (*in Histories fantômes*, La Renaissance du Livre, 2003). Le personnage a également été repris par des auteurs français, Gérard Dôle et Brice Iarvel.

ENQUÊTES SURNATURELLES

Le mélange des genres est aussi une source d'inspiration : outre des exemples cités ci-dessus (Alain le Bussy et Yves Varende font appa-

raître des éléments surnaturels dans les aventures de Sherlock Holmes), Alain Dartevellé en est un des maîtres avec des romans tels *Duplex* (Naturellement, 2009), dans lequel un enquêteur affronte une mafia qui transforme les prostituées-robots en bombe ambulantes ou *La chasse au spectre* (l'Âge d'Homme, 2014) dont l'action se passe dans un train gigantesque dans lequel des meurtres seraient commis par un fantôme. Évoquons également les quatre polars fantastiques écrits par Frank Andriat et Jean-Claude Smit-le-Bénédicté et regroupés en un volume chez Fleuve noir en 1998. (*Juridiction Zéro*, *Duckstone*, *Le voleur d'ans*, *Les légions du néant*). Dans un chapelet d'îles de la mer du Nord, Dogston H. Juge, que la critique a surnommé « Dirty Harry Dickson », use de méthodes expéditives conte les criminels, surnaturels ou non.

LISEZ JEUNESSE !

Les auteurs de policiers « pour adultes » se sont souvent aventurés dans le domaine des livres pour la jeunesse. On pense ici à Jean-Baptiste Baronian (*Rouletapir, le petit détective*, trois volumes aux éd. Grasset 1996-1997), Pascale Fonteneau (*Trop c'est trop ! et Où est passé René ?*, La Renaissance du Livre, 2003) et *Angle mort* (Casterman 2007), ou Patrick Delperdange (*Tombé des nues* [Mijade, 2000], la trilogie *L'œil du milieu* [Nathan 2003-2004], *Julien d'Ombres* [Gallimard, 2005], *Comme une bombe* [Mijade, 2004, traduit en roumain, espagnol et néerlandais]

et *La beauté Louise*, [Mijade, 2008]). La littérature policière pour adolescents attire également des auteurs plus classiques, tels Thierry Robberecht (*La Disparition d'Hélène Althusser*, Duculot, 1996 ; *Un cadavre derrière la porte*, Hachette Jeunesse 2003) ou Évelyne Wilwerth (*La veste noire*, Éd. Hurtebise, 2001).

La principale auteur du genre est Gudule (*alias* Anne Duguël, Anne Guduël, Anne Carali, Anne Karali, Muriel T.), qui nous a quittés l'année dernière à l'âge de soixante-neuf ans. Après une collaboration avec divers magazines français, elle publie son premier livre *Prince charmant poil aux dents*, un album pour enfants (Syros, 1987). On peut retenir *Agence Torgnoles, frappez fort* (Syros, 1991), *Mémé est amoureuse !* (*id.*, 1992), *Un jour, je serai assassinée sous ma douche !* (Altiora, 1999) et *Barbès Blues* (Le Livre de poche, 2001). Elle a également écrit la novélisation d'un épisode de *L'insti* de Pierre Grimblat : *Le crime de Valentin*, paru dans la célèbre « Bibliothèque verte » (Hachette Jeunesse, 1995). Gudule a aussi beaucoup écrit pour un lectorat adulte, souvent sous le pseudonyme Anne Duguël. Relevant d'un fantastique qui n'est pas sans rappeler le genre policier, elle a été comparée à Marc Agapit, prolifique auteur de la collection « Angoisse » de Fleuve noir. Ses thèmes favoris sont les peurs de l'enfance et la maladie mentale. Un de ses meilleurs romans, *La mort aux yeux de porcelaine* (Flammarion, 1999), est l'histoire d'un petit garçon conditionné par ses parents



à voir, en tout adulte qui s'intéresse à lui, un pédophile et un bourreau en puissance... un thème proche de la nouvelle *Le parc* de Thomas Owen, dans laquelle une adolescente effrayée par des agressions nocturnes tue un innocent... avant de se faire enlever par le tueur en série. L'intégrale des romans pour adultes de Gudule a été publiée en deux volumes aux éditions Bragelonne : *Le club des petites filles mortes* (2008) et *Les filles mortes se ramassent au scalpel* (2009).

RETOUR DES COLLECTIONS POLICIÈRES

Le succès populaire du polar a su convaincre des éditeurs : la collection « Romans de gare », éditée par Luc Pire (en collaboration avec la SNCB-Holding), est celle qui se rapproche le plus de l'esprit du « Jury » de Steeman. Point commun à chaque ouvrage : il se déroule dans une ville belge desservie par une gare. Baronian inaugure la collection avec *Meurtre à Waterloo* (2011). Les autres titres sont *Crime à Louvain-la-Neuve* par Anouchka Sikorsky (2012), *Le martyr de l'Étoile* par Évelyne Guzy (2012, Bruxelles), *Le mystère Curtius* par Luc Baba (2013, Liège), *Arrête, arrête, tu méritank !* par Jean-Luc Fonck (2013, Arlon), *Les dépeceurs de Spa* par Marc Hermant (2013), *La francisque de Tournai*, par Jacques Mercier (2014), *La Dyle noire*, par Xavier Deutsch (2015, Wavre), *Le trésor d'Hugo Doigny* par Éva Kavian (2015, Namur).

Démarche semblable des éditions Marcel Dricot, situées à Bressoux (Liège). Elles éditent des auteurs régionaux depuis 1974. Dans leur catalogue d'environ quatre cent titres, on trouve, dans une collection spécifique, une trentaine de romans policiers d'une quinzaine d'auteurs dont Michel Joiret, Anouchka Sikorsky (*Meurtre à Rixensart*, et *Disparition à Liège*), deux romans de Christian Jamart, surtout connu pour avoir écrit *Victor*, sur le thème du roman éponyme que Simenon a renoncé à écrire en 1972 (Éd. du Patrimoine, 1988, Grand Prix du concours « Simenon d'après Simenon »), et Stanislas-André Steeman, pour un recueil de nouvelles inédites, *L'aventure est au coin de la page*, édité en 2008 à l'occasion de son centenaire.

Noir Pastel des éditions Luce Wilquin compte de nombreuses anthologies rassemblant des auteurs de polars et d'autres de littérature « blanche » qui ont là l'occasion de s'essayer au genre : William Cliff, Xavier Deutsch, Marcel Moreau, Jean-Luc Outers, Richard Ruben, Pascal Vrebos, etc. Parmi les auteurs de la collection, notons Pierre Guyaut-Genon, qui a publié précédemment la trilogie *Rouge Novembre*, *Noir Corbeau*, *Jaune Fauve* (Quorum, 1993-1996), Michel Claise, juge d'instruction à qui l'on doit quatre romans policiers dont l'intrigue bénéficie de son expérience dans le milieu judiciaire (dont *Souvenirs du Rif*, nominé pour le prix « La Plume de Cristal » 2012). Philippe Bradfer, quant à lui, est le père du commissaire Jean-François Lartigue, personnage central de trois

romans : *La nuit du passage* (1999), *La fiancée du canal* (2001) et *Les noirceurs de l'aube* (2007). L'enquêteur évolue à Reims, à Givet, dans « un univers sourdement simenonien » (Ghislain Cotton). « Noir Pastel » (qui ne se limite pas à la publication d'auteurs belges) a été dirigée par Bruce Mayence. Boulanger durant vingt ans, puis bibliothécaire, il a publié ses romans les plus sombres et les plus réalistes aux éditions Métaillé : *Du pain sur la planche* (1993), *Les guenons* (1995), *Les non-partants* (1997).

Des auteurs belges se sont aussi illustrés dans la collection « Le Poulpe », lancée et dirigée par Jean-Bernard Pouy (285 titres entre 1995 et 2014 aux éd. Baleine à Paris). Il s'agit de Bruce Mayence pour *La belge et la bête* (1997), Christian Libens, Guy Delhasse et Jean-Paul Deleixhe pour *Dupont liégeois* (1998). Christian Libens a été entre autres rédacteur pour *Spirou*, secrétaire littéraire d'Alexis Curvers, créateur de jeux de société (en collaboration avec Jean-Paul Deleixhe, un de ses complices pour ce « Poulpe »), journaliste et conférencier. Simenonien reconnu, il est auteur d'un guide : *Sur les traces de Simenon à Liège* (éd. de l'Octogone, 2002), corédacteur des fascicules accompagnant les DVD de la série Maigret (Hachette, 2005-2006) et vient de publier, avec Michel Carly, *La Belgique de Simenon* (éd. Weyrich, 20). Ajoutons qu'il est commissaire scientifique de l'exposition *De Liège au monde, univers Simenon* (2003) et a donné de nombreuses conférences sur l'auteur en Europe, en Asie

et en Afrique. On lui doit aussi une nouvelle policière : *Stanislas détective* (Luperca, 1987, traduit en néerlandais). Guy Delhasse, surnommé le *keeper* de la littérature liégeoise, a publié quatre guides littéraires sur la Cité ardente et sur la province de Liège. On lui doit aussi des « chansongraphies », entre autres sur Pierre Rapsat et Hugues Aufray. Son roman policier, *Hibakusha*, est paru aux éditions Lignes Noires en 2000. Dernier poulpe de chez nous, celui du duo belgo-roumain Virginie Baude et Sorin [Ovidiu] Manesia, anciens libraires en chambre pour *La légion d'horreur* (2002), roman qui entraîne en Roumanie le héros, Gabriel Lecouvreur. Une collection parallèle au « Poulpe » était consacrée à Chéryl, sa compagne. Pascale Fonteneau y a publié un roman se passant à Bruxelles : *Les damnés de l'arrière* (1996, traduit en allemand).

FESTIVALS ET CONCOURS LITTÉRAIRES

La vogue actuelle du genre, phénomène inégalé depuis plus de septante ans, a suscité de nombreuses initiatives dont le succès ne fait qu'augmenter l'intérêt pour ce genre : colloques, festivals, concours de nouvelles, expositions et publication de fanzines. Parmi les concours de nouvelles, on remarque celui de la « La Première » RTBF, inauguré en 1989. Les textes des lauréats ont été coédités par la RTBF et les éditions Labor, Quorum et Ancre rouge. Parmi les lauréats connus,



notons entre autres Pascale Fonteneau, Nadine Monfils ou Thierry Robberecht. Le Festival international du Film policier de Liège, qui fête sa dixième édition cette année, remet depuis 2009 « La Plume de Cristal », prix du meilleur polar francophone de l'année attribué en avril dernier pour la première fois à un Belge, Paul Colize pour *Concerto pour quatre mains* (Éd. Fleuve, 2015). L'action débute avec le casse de l'aéroport de Zaventem (fait divers authentique) et se poursuit avec la préparation de braquages mémorables. Paul Colize a un souci du détail qui n'est pas sans rappeler l'adaptation par Jules Dassin de *Du rififi chez les hommes*, premier roman d'Auguste Le Breton. Paul Colize est également auteur d'une douzaine de polars, dont le premier, *Les sanglots longs*, est paru il y a seize ans. Il a publié des nouvelles dans de nombreuses anthologies et a entre autres préfacé *Compartiments tueurs* de Sébastien Japrisot, adapté à l'écran par Costa-Gavras. Depuis 2010, le festival décerne également le prix de la nouvelle policière, dont les lauréats sont publiés dans un recueil, « 13 bonnes ou mauvaises nouvelles », au curieux format 10 x 8 cm.

La Police de Liège organise depuis bientôt dix ans son concours de nouvelles, sur un thème imposé : « Traces... » (2007), « Alarmes » (2008), « Vengeance » (2009), « Canicules » (2010), « Strip-tease » (2011), « Dernier voyage » (2012), « Game over » (2013), « Tranchées » (2014), « Ice crime » (2015) et « Éclipse » (2016). La plupart des



recueils sont édités chez Luce Wilquin. Au sommaire, on retrouve régulièrement le nom de Jacques Godfrind, qui sait utiliser chaque thème avec brio et humour tout en rendant hommage aux grands films de l'âge d'or du cinéma américain.

Les festivals dédiés à la littérature policière, lieux de rencontre entre public et auteurs, ont connu également leur succès, qu'il s'agisse de *Polar & Co* organisé par l'asbl « Série B » de 1989 à 1998 et dont le concept a été repris par la « Maison du livre » de Saint-Gilles sous le nom *Total Polar* (2004-2008). Le dernier né, *Boulevard du Polar*, organisé par l'asbl « Compartiments Auteurs », parrainé par Nadine Monfils et Patrick Raynal (ancien directeur de la « Série noire ») s'est déroulé à Bruxelles du 10 au 12 juin dernier, en présence d'une trentaine d'auteurs et agrémenté de nombreuses manifestations, dont une conférence en hommage au parisien Albert Simonin, le « Chateaubriand de l'argot ».

Les lecteurs, collectionneurs et spécialistes du polar éprouvent – comme tout un chacun – l'envie de partager leur passion et leurs connaissances. Ils le font via des revues autoéditées ou des clubs littéraires.

En matière de fanzines, deux retiennent l'attention par leur qualité et leur longévité : *Série B* (paru dans les années quatre-vingts et nonante), organe de l'asbl du même nom et le trimestriel *Encre noire*, fondé et dirigé par Éric Albert et dont septante-sept numéros sont parus entre 1996 et 2014, date à laquelle la version papier a été abandonnée³.

D'HEUREUSES INITIATIVES

Dans les années quatre-vingt, deux initiatives intéressantes en matière de « fan-clubs » sont à retenir, par leur longévité, leur nombre d'affiliés et la qualité de leurs publications.

Jean-Baptiste Baronian, Michel Schepens, Désiré Roegiest, Michel Proost et d'autres incondionnels ont créé l'asbl « Les Amis de Georges Simenon⁴ » en 1987, qui compte environs cinq cents membres. Cette association publie un *Cahier Simenon* annuel, rassemblant des textes critiques sur l'auteur, un *Bulletin simenonien* trimestriel (qui en est à son trente-quatrième numéro), de nombreuses études des meilleurs simenoniens (Menguy, Lemoine, Carly,...) ainsi que des contes, romans, pièces de théâtre ou articles inédits.

L'« Amicale Jean Ray / Vriendenkring John Flanders » a été fondée à la même époque. Elle a succédé à la « Fondation Jean Ray » des années septante. Elle rassemble des admirateurs, des chercheurs et des collectionneurs des œuvres de l'écrivain gantois. Ils mettent à disposition des membres ces découvertes, en publiant des ouvrages soigneusement présentés, bénéficiant d'illustrations souvent originales ainsi que d'un riche appareil critique inédit, en respectant scrupuleusement les textes d'origine. Dans le domaine qui nous intéresse, l'Amicale a publié les romans inédits *L'engouement* et *L'homme derrière la porte*, un fac-similé de l'édition originale de *La cité de l'indicible peur*, l'intégrale des aventures du jeune détective Edmund Bell

et l'intégrale – en fac-similé – des aventures d'Harry Dickson auxquelles Jean Ray a contribué, soit en tant que traducteur, soit en réécrivant des passages ou l'histoire entière. Cette collection, composée de vingt-deux volumes, a nécessité dix ans de travail⁵. Malgré la qualité de la production détaillée dans cet article, nous n'avons pas l'impression d'assister à l'émergence d'une nouvelle école du policier belge. La situation n'a rien de comparable aux années d'Occupation, lorsque les ouvrages français étaient interdits en Belgique. Cette période a permis l'éclosion de talents, tels Owen et Duchâteau, bien que des auteurs prometteurs tels Jules Stéphane ou Géo Dambermont n'aient plus écrit, ils ont préféré retourner à leurs activités d'avant-guerre. Actuellement, les auteurs belges sont publiés en France. Comme le souligne Alain Devalck (librairie Polar & Co à Mons), « le problème de la Belgique est que le nombre de lecteurs est limité et la distribution est compliquée... Un éditeur belge n'est distribué qu'en Belgique ». Tout cela a finalement peu d'importance. Le principal est que l'engouement du public pour le genre policier permette à nos auteurs d'affirmer leur présence sur le marché francophone et étranger et à de nouveaux talents d'éclorre régulièrement.

1 *De quoi je me mêle*, RTL-TVI, 29 avril 2016.

2 Michel ABESCAT, *Télérama*, 27 février 2010.

3 www.encrenoire.be

4 lesamisdegeorgessimenon.blogspot.be

5 www.jeanray.be

LILIANE WOUTERS

LA VOIX LA PLUS VRAIE

FRANCINE GHYSEN

**Grand poète, traductrice
fervente, anthologiste
passionnée, dramaturge
originale, Liliane Wouters
incarne, dans chacun de ces
domaines, la liberté créatrice.
Elle nous a quittés aux derniers
jours de février, mais sa voix, aux
mille inflexions mais toujours
vraie, nous accompagne.**

La poésie a toujours été, pour Liliane Wouters, l'essentiel.

La poésie qui naît d'une faille, d'une fêlure (ainsi la définissait Jean de Boschère : « Et puis enfin à midi et à jeun / la pensée se fend et s'ouvre »), et atteint l'indicible, le sacré.

Au fil des saisons, elle a tracé, creusé un chemin unique, embrassant, dépassant les contraires pour aller toujours plus loin dans la profondeur, le dépouillement, la liberté.

Son premier recueil, *La marche forcée* (Georges Houyoux, 1954), par l'ampleur de son inspiration, sa fermeté, rares chez une jeune fille de vingt-quatre ans, lui valut une reconnaissance immédiate. Dans son avant-propos, Roger Bodart saluait cette jeune inconnue qui lui avait envoyé, deux ans plus tôt, des poèmes qui l'avaient frappé : on sen-

taît bien que leur auteur « ignorait presque tout de la littérature d'aujourd'hui. Sa valeur venait de là : elle ne devait rien qu'à elle-même ».

Dès ce premier livre, son ton s'imposait. Ode à *Mère Flandre* (« ma terre mystique et baroque / je suis encore ton enfant. »). Requiem espagnol. Présence de Dieu et du diable. Ballades et tableaux du temps jadis. Enfantement du poème (« Mon double, mon écho, poème en devenir / avec ta voix étrange / serais-tu pas le Dieu, qu'un soir pour m'endormir / me promettait un ange ? »). Allégresse (« l'amour de vivre est mon partage »). Âpreté (« Morts, ne me dites plus que je suis votre sang, / Car je ferai la sourde. / Je ne pourrais aller où votre âme descend : / Ma besace est trop lourde. »).

Ce recueil « noir, rouge et or » s'achève sur un provocant *Enterrement du bon Dieu* – qui, toutefois, « n'est jamais si fort que lorsqu'on l'a tué ». Il se voyait décerner quatre prix, deux à Bruxelles, deux à Paris.

Dans les marges du deuxième, *Le bois sec* (Gallimard, 1960), plus serré, dense jusqu'à la dureté (« Je montre mon bois fossile / c'est lui qui flambe le mieux »), elle notait : « Aucune recherche esthétique ou intellectuelle ne me guide, le poème répond à un besoin. Mettons que ce soit un cri. Mais un cri *contrôlé*. »

Cri de douleur, de désespoir, *Le gel* (Seghers, 1966) atteint un absolu glacé (« Chute noire, verticale, / gouffre vide où je me fonds. / Voici la dernière escale. / L'ancre





page de g. Liliane Wouters © DR
page de d. Scènes de *Charlotte ou la nuit mexicaine*
Doc. AML

ratisse le fond. »). Une bouleversante nudité. Où « sous le tranchant / des lames, sous la glace, à roche fendre / je puisse enfin mon âme faire entendre ».

Après ce livre transperçant, dix-sept années s'écouleraient avant que ne resurgisse le poète dans *L'aloès* (Lunau Ascot, 1983), qui réunit l'essentiel des trois recueils de jeunesse et les complète, sous le titre *État provisoire*, d'une belle moisson d'inédits. Plus de glace, mais les eaux vives, les musiques,

les couleurs d'une renaissance. « L'amour n'a ni commencement ni fin. / Il ne naît pas, il ressuscite. / Il ne rencontre pas, il reconnaît. » « Parfois l'amour et le désir dorment ensemble. / En ces nuits-là on voit la lune et le soleil. » « Partir avec en soi la page souvent lue, / L'arbre dont on connaît chaque frémissement, / Le familier visage où pas un trait ne ment. » « Je n'ai qu'un cri pour témoigner de moi. »

UN THÉÂTRE DOUCEMENT ABSURDE, COCASSE ET DÉCHIRANT

Si, entre *Le gel* et *L'aloès*, le poète se retranche dans le silence, Liliane Wouters restait bien présente à travers ses pièces de théâtre et des anthologies.

Elle avait déjà fait une incursion à la scène, sur une suggestion de Claude Étienne, directeur du Rideau de Bruxelles, avec *Oscarine ou*



les tournesols, pièce grinçante sous une impétueuse fantaisie.

Suivaient *La porte* (1967) et son inquiétante énigme, obsédant une famille qui ne voit plus qu'elle dans la maison fraîchement achetée, cette porte sans clenche ni serrure qui, pressent-on, recèle un piège. *Vies et morts de Mademoiselle Shakespeare* (1979), avec des « s » car « au cours de son existence, chacun naît et meurt plusieurs fois ». Commandée par Albert-André Lheureux, dans le cadre d'un programme exclusivement belge à L'Esprit frappeur, la pièce raconte l'itinéraire de William, jeune femme écrivain qui se prend pour un des plus grands, Shakespeare. Au terme de maintes rencontres surprenantes, de Némésis (le destin), Catharsis (la purification) au docteur Ricochet ou au Grand Mécène, et surtout de celle d'Agathe, la révélation magique et douloureuse de l'amour, William descend jusqu'au fond de sa solitude, jusqu'à sa réalité la plus profonde, et devient elle-même (« Chacun tisse en soi sa propre douleur / Dans l'amour perdu chacun regrette non ce qu'on lui ôte mais ce que lui-même y avait mis »).

Aux antipodes de cette veine poétique, doucement absurde, cocasse et déchirante, la comédie réaliste *La salle des profs* (1983) crépitait d'une ironie et d'une drôlerie irrésistibles. Celle qui fut, avec bonheur, institutrice durant trente ans, y croquait sur le vif une poignée d'enseignants avec une joyeuse férocité. Un succès mémorable !

L'année suivante *L'équateur* invitait au voyage sur un grand voilier emmenant cinq passa-

gers vers une ligne mystérieuse, peut-être fatidique. L'angoisse monte à bord. L'un se découvre une âme ; un autre voit se confondre le point final avec un point d'incandescence.

Et, tandis que se profile l'inéluctable, les voyageurs débattent, s'interrogent : qu'est-ce que le bonheur ? Le docteur Nix a sa réponse, douce-amère : « C'est ce qu'on avait, quand on ne l'a plus. Ce qu'on voudrait quand on ne l'a pas. Ce qu'on aura, avant qu'on l'ait. » Dans sa dernière pièce, une tragédie historique, *Charlotte ou la nuit mexicaine*, Liliane Wouters nous montre l'héroïne, enfermée dans sa folie, sombrant dans la nuit, et plante devant elle trois servantes qui, face à ses cris désespérés, à ses délires, tiennent, sans guère de compassion, le langage de la raison.

Point de prolongement du poète chez la dramaturge. D'emblée, Liliane Wouters adoptait un langage différent, plus direct, plus dru, plus concret. « Autant mon 'je' poétique, nous disait-elle un jour, se sent habité par quelqu'un, autant mon 'je' dramatique a pour fonction d'habiter, d'occuper ses personnages. [...] Concluons ainsi : le 'je' du poète serait personne ; celui du dramaturge serait plusieurs. »

Le théâtre, c'est le plaisir de communiquer, de (se) divertir, de construire une trame, d'émouvoir, de faire rire. La possibilité de libérer, d'extérioriser des côtés de soi qui sont parfois loin de la poésie, et ainsi d'épurer celle-ci.

Ses amis, paraît-il, la reconnaissent mieux dans son théâtre, car il est, à son image, « loufoque, triste et gai ».



UNE ANTHOLOGISTE QUI PART DES TEXTES PLUTÔT QUE DES NOMS

Nous avons découvert l'anthologiste dans l'intrépide *Panorama de la poésie française de Belgique* (1976), qu'elle composa à la demande de Jacques Antoine, avec l'indépendance d'esprit et l'exigence qu'on devine. Tranchant sur nombre de florilèges égrenant les noms de poètes mineurs jamais mis en doute : « Nos Giraud, Gille et autres Gilkin cachèrent longtemps l'admirable Max Elskamp. » C'est que, observe-t-elle en préambule, le faiseur d'anthologie part généralement des noms. Il ne juge pas l'arbre à ses fruits et décide des fruits à partir de l'arbre. Au contraire, elle est partie des fruits, donc des textes, et a dessiné hardiment ce panorama scandé de thèmes où elle a refusé de se citer. Par élégance. Et parce que, à cette époque, elle traversait une période d'incertitude à l'endroit de ses propres poèmes. Et puis, ajoutait-elle malicieusement quand on regrettait cette absence : « Cela me permet de répondre à ceux qui se plaignent de ne pas figurer dans le livre : vous n'êtes pas le seul, moi non plus je n'y suis pas ! »

Après *Terre d'écart*, avec André Miguel, et *Ça rime et ça rime*, choix de poètes belges destiné au jeune public, Liliane Wouters se lançait, aux côtés d'Alain Bosquet, dans l'aventure d'une monumentale *Poésie francophone de Belgique*. « Pour juger – avec amour et objectivité – la poésie, il est préférable



d'être deux », écrivaient les auteurs en introduction. Leur credo : « Le poème durable est celui qui provoque un choc. »

Quelque dix ans de recherches, de lectures, de réflexions, parfois de débats et, au total, un bilan magistral. Surtout précieux par les noms oubliés, méconnus, qu'il sort de l'ombre, voire ressuscite. Déployé en quatre volumes (parus entre 1985 et 1992, l'Académie prenant le relais des éditions Traces) qui, couvrant les poètes nés entre 1804 et 1962, explorent un siècle et demi de poésie.

Enfin, elle signalait, avec Yves Namur, *Le siècle des femmes* (Les Éperonniers, 2000), anthologie de la poésie féminine en Belgique et au Luxembourg au xx^e siècle, et *Poètes aujourd'hui* (Le Taillis Pré, 2007).

LA POIGNANTE PLÉNITUDE DES POÈMES DE LA MATURITÉ

L'an 1990 paraît *Journal du scribe*, livre de rupture, point de non-retour. Liliane Wouters abandonnait la métrique régulière pour le vers libre, ainsi que le lui avait prédit Alain Bosquet, et, pour la première fois aussi, elle s'effaçait derrière un autre : le scribe.

« C'est un livre qui me précède, nous disait-elle, comme si quelqu'un marchait devant moi, qui me l'avait dicté. Je l'ai écrit dans une profonde sérénité, une sorte de vacuité, un état second, à la fois d'extrême lucidité et de dépossession de moi. »

Il résonne toujours en nous, avec ses accents d'une poignante plénitude. « Fixe un point

devant toi, regarde au loin, / même si tout n'est que mirage, / même si loin il n'y a rien. »

« Tu crois posséder, tu n'as rien. / Tu crois avancer, tu n'as pas bougé. / Tu crois appartenir, tu échappes. / Tu crois habiter, tu traverses. / Tu crois finir, tu commences. »

Dix ans plus tard, *Le billet de Pascal* alterne – et concilie étonnamment – les figures de Blaise Pascal en son heure d'illumination, de sa bien-aimée grand-mère Clémence. Retraverse des plages de sa vie, telle son adolescence de pensionnaire à l'École normale de Gijzegem, d'où elle sortira institutrice. « Mon Port-Royal, des murs de pierre grise / entre deux carrés de navets ». Elle évoque aussi le temps venu d'apprendre à s'en aller tout doucement, pas à pas...

En 2009, *Le livre du soufi* fait chanter des poèmes d'amour. « Et si l'amour qui possédait deux êtres / Après leur mort devait se ranimer ? / Se retrouvant et sans se reconnaître / Ils ne pourraient que de nouveau s'aimer. » « Aimer, c'est à travers le corps / Rencontrer l'âme, c'est aussi / Par les sentiers de l'âme aller / À la découverte du corps ». Des prières : « Seigneur, pardonne-moi / Même devenu grain de sable / Et ce grain perdu dans la mer / Tu sauras où me retrouver, / J'existerai toujours pour toi ». La nostalgie des amis disparus : « Pourtant ils étaient là / Autant que moi vivants / Et parfois davantage ». De méditations sur le temps, la mort, l'éternité...

Ces trois personnages – le scribe, Blaise Pascal, un soufi sans nom –, très différents

mais unis par l'écriture, nous reviennent dans *Trois visages de l'écrit* (Espace Nord, 2016), promis à devenir un livre de chevet. Accompagnés d'une conversation entre l'auteur et Yves Namur et d'une postface de celui-ci.

Dans l'intervalle, on ne peut oublier le dernier recueil de Liliane Wouters, le très beau et prenant *Derniers feux sur terre* (Le Taillis Pré, 2014). Le chant d'adieu du vieux capitaine Nobody, porté par une ultime flambée de passion, un espoir fou, qui balaient les misères, les défaillances de l'âge, et pour lesquels il vaut la peine de mourir.

Au fil de son dialogue avec Yves Namur, qui prolonge l'émotion des poèmes réunis dans *Trois visages de l'écrit*, elle s'ouvre de son rapport à la mort qui remonte à l'enfance. Sa tentative, au long des années, de l'appriivoiser. Le grand point d'interrogation de « l'après la mort », de l'au-delà. Et elle confie : « J'ai noté quelques vers pour un prochain livre, si j'en ai encore l'occasion, et je les mettrais volontiers sur ma tombe. Immédiatement après mon nom, il y aurait : 'Je, c'est-à-dire le principe qui m'anime et qui poursuivra son voyage en me quittant'. »

Plutôt que de foi, elle préfère parler d'espérance.

Et de l'amour, qui fut « la grande affaire » de sa vie, et sans lequel elle n'aurait « absolument pas » pu écrire. « Ce n'est pas un thème, c'est un moteur ! Je veux me dépasser, sortir de moi au moment où j'aime... » « Oui, j'ai brûlé et je me suis brûlée. »

« FILLE DE FLANDRE AIMANT LE PARLER FRANÇAIS »

Une œuvre multiple, oui. Inépuisable, en vérité !

Car nous n'avons pas encore abordé la traductrice inspirée de textes flamands du Moyen Âge *Belles heures de Flandre* (Seghers, 1961), *Les Éperonniers*, 1997), *Reynart le Goupil* (Renaissance du Livre, 1974) et de *Guido Gezelle* (Seghers, 1965) et *Un compagnon pour toutes les saisons : Guido Gezelle* (Autre temps, 1999).

Un travail magnifique, porté par ce désir, qu'on retrouve chez l'anthologiste, de faire connaître, résonner, les œuvres aimées, de transmettre, de partager. Et qui renvoie à sa double culture de « fille de Flandre, aimant le parler français ». Roger Bodart ne reconnaissait-il pas, chez l'auteur de *La marche forcée*, l'humour de Breughel allié à la mélancolie d'Apollinaire ?

Ni évoqué le merveilleux *Paysage flamand avec nonnes* (Gallimard, 2007, Espace Nord, 2013), récit tour à tour sarcastique et attendri, allègrement féroce et délicatement nostalgique de ses années à Gijzegem, rebaptisé Giesland.

Années austères : discipline stricte, frugalité, contraintes et prières perpétuelles, mais aussi éclosion d'amitiés indestructibles, éclats d'impertinence, de folle gaieté, de rébellion. Et, pour la jeune citadine qu'elle était, découverte frémissante de la nature au gré des saisons. Au final, c'est un sentiment

de gratitude qu'elle éprouve pour cette « école de vie » où elle a puisé des forces et perçu, au-delà de l'étroitesse d'esprit, une certaine noblesse.

Il faudrait dire encore tant de choses...

Son amour de la mer (la mer du Nord, la vraie !). La mer, s'enthousiasmait-elle, c'est l'ouverture vers ce qui n'a pas de fin, et aussi un mouvement, un rythme perpétuels.

Son entrée, en 1985, à l'Académie royale de langue et de littérature françaises. Reçue par Jean Tordeur qui ne cachait pas sa joie et son émotion, elle mettait, dans l'éloge de son prédécesseur Robert Goffin, la perspicacité, la liberté, l'ironie chaleureuse qu'on attendait d'elle. Et que Goffin eût été le premier à savourer, ravi d'entendre ainsi célébrer sa place à l'Académie : « Le fauteur le moins rigide, le plus mobile, le moins conventionnel, le plus multiforme et, sans doute aussi, le plus spacieux de notre assemblée. »

Comment faire l'impasse sur les nombreux prix qui ont jalonné son parcours ? Des prix Renée Vivien, Louise Labé au Prix triennal de Poésie ; de la Bourse Goncourt de la Poésie au prix Montaigne ; du Prix quinquennal de Littérature au prix Apollinaire... Comment ne pas garder en nous l'écho de son éclatante affirmation : « L'art de vivre pour moi, consiste à changer d'écorce », qui donne son titre à l'une de ses deux anthologies personnelles : *Changer d'écorce. Poésie 1950-2000* (La Renaissance du Livre, 2001), l'autre s'intitulant *Tous les chemins conduisent à la mer* (Les Éperonniers, 1997).



La trace de sa farouche indépendance, à l'écart des mondanités littéraires comme des sentiers battus : « Il est toujours bon d'être en marge : cela développe l'acuité, la combativité. »

Son sens de l'amitié. Son rire sonore, ponctuant une joyeuse impertinence au détour d'une conversation téléphonique, un mois peut-être avant sa mort.

S'il faut choisir un dernier mot, ce sera : lyrisme (« lyrique je suis, je reste »), vibrant sous la bride serrée.

Le plus beau vers de la langue française n'était-il pas, à ses yeux, celui d'Anna de Noailles : « Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir ».



ARMEL JOB

RACONTEUR D'HISTOIRES

MICHEL TORREKENS

Armel Job vient de publier son vingtième livre. Avec une constance jamais prise en défaut, il construit patiemment une œuvre personnelle, ancrée dans des réalités qui lui sont proches, en auscultant la psychologie humaine et ses multiples facettes, soulevant des enjeux dont les titres *Les fausses innocences* ou *Tu ne jugeras point* sont comme des *modus operandi*. Rencontre.

Le hasard a voulu que nous le rencontrions le samedi 23 avril. Le hasard a bien fait des choses puisque cette date est celle de la San Jordi, patron des libraires, date choisie par l'Unesco pour sa Journée mondiale du livre et du droit d'auteur. C'est également celle censée commémorer le quatre-centième anniversaire de la mort de Shakespeare et de Cervantès. Enfin, depuis quelques années, on fête ce jour-là la Journée des libraires, qui remercient leurs fidèles lecteurs en leur offrant un livre ainsi qu'une rose, tradition née en Catalogne ! On ne pouvait être placé sous meilleurs signes pour échanger quelques mots avec Armel Job, peu avant une animation et une séance de dédicaces à la librairie livre's (prononcez l'ivresse) de Marche-en-Famenne, autour de son dix-neuvième livre, *Et je serai toujours avec toi*, publié chez Robert Laffont. Cette maison d'édition l'accueille désormais depuis 2000 et la publication de *La femme manquée*. Au moment d'engager notre entretien, on ne peut s'empêcher d'évoquer cette fête des libraires. « Une journée indispensable, aux yeux de l'écrivain, pour soutenir les vrais libraires, ceux qui lisent les livres qu'ils vendent et qui conseillent leurs lecteurs. »

UNE LITTÉRATURE QUI SE PASSE EN BELGIQUE

Pour nous rejoindre, Armel Job a fait le trajet depuis Fauvillers, sur les hauteurs de Bastogne, où il réside depuis quelques

décennies et où il a enseigné le latin et le grec à l'Institut Notre-Dame, avant d'en devenir le directeur à la fin de sa carrière. Le pédagogue a passé le relais à l'écrivain : « J'ai commencé à écrire en vue de la publication relativement tard puisque je ne suis publié que depuis 1995. J'avais 47 ans. Jusqu'alors, la plume me démangeait, mais je n'avais jamais pensé qu'un jour je pourrais être édité. Comme professeur, j'avais l'impression d'être productif dans la sphère des idées, de la création, de l'écrit. Comme directeur, quelque chose me manquait et, dès lors, j'ai tenté ma chance chez des éditeurs. Je ne me suis pas mis à écrire tout à coup à 40 ans, j'avais déjà une passion pour l'écriture, mais quand j'ai entamé *La reine des Spagnes*, c'était avec le projet de présenter le manuscrit à un éditeur. » L'Harmattan sera le premier à lui faire confiance, en 1995 : « Denys Pryn, le directeur, était séduit par les références au monde rural wallon, il y trouvait une touche originale. Mon travail lui évoquait son enfance. » Il publiera également *La malédiction de l'abbé Choiron*, en 1998, réédité en 2011 par Weyrich avec des notes sur le parler wallon et une postface sous forme d'un entretien avec Christian Libens.

Nous le retrouvons donc à Marche, aux Quartiers Latins (on ne pouvait choisir meilleure adresse pour un philologue en lettres classiques !), à la frontière de l'Ardenne, région qui occupe une place importante dans son œuvre. Armel Job en a fait l'essentiel de ses décors. Pourquoi cette quasi unité de lieu, comme on dit au théâtre ? « C'est

une drôle de question. On la pose rarement à un auteur français qui situe ses livres à Paris. Ce choix est simplement lié au fait que je suis un auteur belge qui vit en Ardenne. Je trouve naturel de situer mes romans dans des lieux que je connais le moins mal. Cette question est peut-être typiquement belge car très longtemps nos auteurs ont répugné à situer l'action de leurs livres en Belgique, comme si elle n'était pas digne d'accueillir leur narration, avec la crainte d'être catalogués auteurs régionalistes. Du fait que nous utilisons la langue du voisin, il y a comme une gêne ou une pudeur à situer nos romans en Belgique. À une époque pas si lointaine, nos auteurs pensaient devoir s'établir à Paris pour connaître le succès. Pour moi, la notion d'auteur belge n'a pas d'importance. Je suis né, je vis et j'écris en Belgique. C'est ma réalité », conclut Armel Job avec un grand sourire. De retour de Québec où il a participé au Salon du livre avec une belle brochette de nos auteurs et éditeurs, il a pu mesurer la différence d'approche : « Il n'y a pas cette espèce de gêne qu'ont les Belges vis-à-vis de leur pays. Ils n'hésitent pas à introduire des expressions typiquement québécoises dans leurs livres. Lors d'un entretien sur Radio Canada, l'animateur a montré un intérêt pour ce reflet que mes romans offrent de la Belgique. Et jamais mon éditeur français ne m'a demandé que mes livres se passent ailleurs qu'en Belgique. Au contraire, cela l'intéresse que je parle de la réalité belge. La littérature belge, cela devrait être la littérature qui se passe en Belgique. »

À propos de littérature, en quoi une formation en philologie classique et une longue carrière dans l'enseignement des langues et littératures anciennes ont-elles pu l'aider dans son travail d'écrivain ? « J'ai suivi des études classiques parce qu'elles étaient plus conformes à mes goûts littéraires, et classiques car plus scientifiques. L'influence se marque à deux niveaux : comme romancier, j'utilise une méthode philologique, l'étude des textes en allant au-delà de leurs apparences, car ces textes appartiennent à un monde éloigné de nous, ce qui nous oblige à une interpréter. Le romancier que je suis adopte une approche similaire. Ensuite, du point de vue de la langue, être obligé de traduire le génie d'une autre langue dans sa propre langue apporte énormément à l'écriture, tant sur le fond que sur la forme. Pendant des années, je me suis creusé la cervelle pour rendre de la haute littérature classique en français, par exemple la brièveté des effets littéraires de Tacite. Chaque année, je m'astreignais à traduire de nouveaux textes avec mes élèves. »

UNE SOCIÉTÉ SOUS LE MICROSCOPE

La fille du charcutier d'un village dont la mort réveille d'anciennes inimitiés dans *Baigneuse nue sur un rocher* (Robert Laffont, 2001, rééd. « Espace Nord »), le marchand de chevaux et son apprenti au départ de l'intrigue d'*Helena Vannek* (Robert Laffont, 2002, rééd. Mijade), ou encore le couple à



la petite vie bien rangée du roman *Les eaux amères* (Robert Laffont, 2011) : Armel Job, inspiré par le monde qui l'entoure et ceux qui l'habitent, montre un intérêt particulier pour les sans-grades, éloignés de toute mondanité ou de toute réussite ostentatoire. Cet attrait lui vient peut-être de ses origines, un milieu d'artisans modestes (le wallon liégeois est la langue parlée à la maison), mais plus encore de l'angle qu'il offre à l'écrivain. « Plus que rural, le contexte de mes livres est provincial, évoque le monde des petites villes ou des gros villages de province. Je suis intéressé par cet univers car on peut y délimiter plus facilement un microcosme qui se prête mieux à l'observation. Une unité de lieu sur une société délimitée permet plus facilement de l'ausculter sous le microscope, de la disséquer. Encore une fois, j'essaie d'écrire sur ce que je connais le moins mal. Je ne suis pas un homme de la ville. Je me méfie un peu des intellectuels dans un roman car ils risquent d'y introduire un débat d'idées qui ne concerne qu'une infime partie des lecteurs. Si le romancier observe la société, ce qui est son rôle pour moi, il doit se pencher sur les gens ordinaires qui sont majoritaires. Une tendance des écrivains est d'évoquer leur monde, le microcosme auquel ils appartiennent, avec leurs problèmes spécifiques. Je préfère observer le monde des gens simples, souvent négligé, qui mérite pourtant de figurer en littérature comme n'importe quel autre. »

Ajoutons à cela la dimension narrative de chacun de ses livres, souvent construite





sur des énigmes ou une intrigue, à travers lesquelles chaque roman trace l'évolution d'une situation, dramatique ou non, qui permet de révéler tout ce que les personnages portent en eux, dans tel temps, tel lieu, telle circonstance, tel climat. La construction habile et la finale en forme de clin d'œil du livre *Les eaux amères* ou l'intrigue à rebondissements dans une petite troupe de théâtre régionale perturbée par l'irruption d'une famille kazakhe dans *De regrettables incidents* (Robert Laffont, 2015) en sont de bons exemples. « *La définition du romancier par Giono me convient bien : un raconteur d'histoires. Certains de mes romans ont un ancrage rural, présentent des personnages simples, mais aussi une manière de raconter inspirée de la tragédie grecque, cette évocation de ce qui peut faire la grandeur de l'existence.* »

COMPRENDRE ET NE PAS JUGER

Régulièrement, les personnages d'Armel Job sont confrontés à des cas de conscience, placés dans des situations où se révèlent d'autres faces d'eux-mêmes, au gré de retournements qui contribuent à l'intérêt narratif des récits jobiens. L'auteur y voit le reflet de réalités omniprésentes : « *La société est traversée par des problèmes éthiques et j'essaie de les aborder au mieux. Et ces questions surgissent autant dans la vie provinciale qu'ailleurs.* » C'est ainsi que son dernier roman, *Et je serai toujours avec toi* (Robert

Laffont, 2016), met en scène un réfugié qui arrive dans un village de campagne. Celle qui l'accueille tombe amoureuse de cet homme sensible, qui suscite néanmoins des craintes auprès de ses deux fils, jusqu'à ce qu'ils découvrent que l'étranger est un ancien criminel de guerre de l'ex-Yougoslavie. Quel fut le point de départ de ce roman ? « *L'arrivée d'une personne dont on ignore tout du passé et dont on découvre au fur et à mesure que c'est un ancien criminel de guerre. J'ai choisi un ressortissant de l'ex-Yougoslavie, mais cela aurait pu être un Rwandais. Ensuite, je suis mon personnage, c'est lui qui m'inspire la suite et parfois des fausses pistes. Elles m'amuse autant que mes lecteurs. J'aime aussi être surpris !* » Autre roman où un drame contemporain vient frapper à la porte de Monsieur et Madame Tout-le-Monde : *Le bon coupable* (Robert Laffont, 2013) où un accident de la route entraîne le décès d'une petite fille sans que l'on sache qui fut exactement la cause du drame. « *Ces personnalités qui ont frayed avec le pire sont des milliers de par le monde. Qui est victime ? Qui est coupable ? Qui peut juger ? Comment les accueillir ? Je ne suis pas le psychiatre de la société, mais j'observe les gens autour de moi et j'essaie de les comprendre dans le but de me débarrasser moi-même des idées toutes faites, préfabriquées. En passant une année sur un roman à essayer de comprendre mes personnages, la plupart des idées du départ ne résistent pas à l'analyse. Ce qui ne veut pas dire qu'à la fin je sais de quoi il*

retourne. J'essaie de déstabiliser pareillement le lecteur. » À travers ses romans, c'est à des interrogations quasi philosophiques sur le Mal et le Bien, la culpabilité et l'innocence, qu'il invite Armel Job, à l'instar de celui qui porte un titre emblématique : *Tu ne jugeras point* (Robert Laffont, 2009), lauréat du Prix des Lycéens.

Comprendre et ne pas juger, selon la formule de Georges Simenon, dont les romans policiers ont pu inspirer Armel Job dans cette manière de camper des atmosphères : « *Simenon est un génie de la littérature. Je l'ai beaucoup lu dans ma jeunesse. Mais la référence est facile, car tout le monde croit le connaître, alors qu'il est plus complexe qu'on imagine. Ce que je retiens chez lui, c'est cette attention aux êtres humains, en tenant de comprendre les ressorts de leurs actions, tout en s'abstenant de faire de la morale. Tous les grands romans sont fondés sur l'interrogation de monde plus que sur l'affirmation. Ils remettent en question, ils déstabilisent.* »

Curieusement, alors qu'il aime explorer des décors et des ambiances qui lui sont familiers, Armel Job n'a encore jamais situé ses romans dans une école, alors que le monde scolaire a été le lieu où il a passé le principal de sa vie. « *Si j'écrivais ce genre de roman, il risquerait d'être lu comme un roman à clés et je craindrais de choquer involontairement des gens que j'estime. Il y a des sujets que je n'aborde pas par respect pour les personnes avec lesquelles je vis.* »



DES HISTOIRES DANS L'HISTOIRE

Plusieurs des romans d'Armel Job prennent l'Histoire comme toile de fond, la Question Royale dans *Le conseiller du roi* (Robert Laffont, 2003), le récit d'actions attribuées aux maquisards durant la guerre, notamment à la suite du crash d'un avion allemand dans *Le commandant Bill* (2008), aux éditions Mijade ou encore la collaboration à Liège au cœur de *Dans la gueule de la bête* (Robert Laffont, 2014), « *Je n'écris pas de roman historique comme a pu le faire Alexandre Dumas. Je ne veux pas que le lecteur ait des personnages célèbres comme références. Dans mes romans, l'Histoire est un décor et j'essaie d'aller voir comment des êtres particuliers vont se situer et réagir par rapport à des circonstances historiques. Ainsi, dans *Le conseiller du roi*, je m'intéresse principalement à la vie du personnage central, ses relations avec sa femme, avec sa maîtresse. Quand l'Histoire me sert de référent, je veille néanmoins à ce que les événements soient véridiques. En écrivant *Dans la gueule de la bête*, je me suis focalisé sur ces trous de l'Histoire, par le biais de personnages fictifs, pour en reconstituer l'épaisseur humaine. Celle-ci n'a pas de place dans les études historiques, car c'est une science qui ne s'embarrasse pas des individualités.* »

Ceci étant, Armel Job s'intéresse aussi à des réalités contemporaines. *Loïn des mosquées* (Robert Laffont, 2012), par exemple, raconte le choc des cultures et des religions à travers des amours mixtes.

Et si on ne devait retenir qu'un seul de ses livres, à ce stade de son œuvre, Armel Job hésite, réfléchit, tergiverse et opte finalement pour *Les fausses innocences* (Robert Laffont, 2005) : « *J'ai eu de la chance de trouver cette intrigue et j'aimais beaucoup les personnages. Tous mes romans sont à peu près de la même veine.* »

PAS TRÈS CATHOLIQUE

Depuis qu'il a décidé de se retirer de l'enseignement et de s'adonner régulièrement à l'écriture (de 8 h à 12 h, chaque jour, nous confie-t-il), Armel Job a acquis un rythme de publication digne d'Amélie Nothomb (et d'autres). Aussi, alors que nous le rencontrons à la suite de la sortie de *Et je serai toujours avec toi*, se préparait un nouveau livre, le vingtième !, qui sera sorti à la publication de cet article, un recueil de nouvelles cette fois, publié dans la collection « Plumes du Coq », aux éditions Weyrich. Un recueil intitulé *Histoires pas très catholiques*. « *J'ai écrit pas mal de nouvelles dont la plupart sont déjà parues en revues ou en ouvrages collectifs. Celles de ce recueil se situent évidemment en Ardenne et ont toutes un lien avec la religion catholique. Après les avoir un peu retravaillées, j'ai également fait en sorte qu'au moins un personnage croisé dans une nouvelle se retrouve dans une autre.* » C'est ainsi que trois histoires, publiées sous le titre *Le Saint Sacrifice* aux éditions Le Grand Miroir, créées par Stéphane Lambert et aujourd'hui disparues,

évoquent un prêtre qui établit le bilan de sa vie au moment de mourir d'un cancer, la fille dont il a été amoureux et la mère de cette dernière, autour de l'idée de la répression sexuelle.

Cette présence de la religion dans son œuvre n'est pas neuve. Elle constituait déjà l'arrière-plan d'un autre recueil de nouvelles, *La femme de saint Pierre* (Labor, 2004) et d'un roman, *Les Mystères de Sainte Freya* (Robert Laffont, 2007). « *Je viens d'une époque marquée par une éducation religieuse, rigide, et je suis resté très intéressé par les questions religieuses et éthiques. J'ai écrit une pièce de théâtre intitulée *Le concile de Jérusalem*, qui relate la rencontre entre Paul, Pierre et Jacques, le frère du Christ. Elle vient d'être montée par Jean-Claude Idée au Théâtre du Gai Savoir à Liège, à celui de la Place des Martyrs à Bruxelles et au Théâtre 14 à Paris. Je voulais montrer des gens vraiment modernes, avec des dialogues musclés.* »

TRACER DES HORIZONS

Il est un aspect moins connu de l'engagement en littérature d'Armel Job, moins visible que ses romans, mais qui contribue néanmoins à mettre en avant le travail de collègues écrivains. Outre le soutien qu'il apporte à certains en préfaçant l'un ou l'autre de leur livre, Armel Job est aussi à l'origine d'ouvrages collectifs. « *Cela tient à ma sympathie pour les auteurs belges car nous avons énormément de talents chez*

nous. » Il s'y attelle une première fois avec Christian Libens, grâce à l'Institut du patrimoine wallon, qui édite *Suivez mon regard ! Coups d'œil littéraires sur la Wallonie et son patrimoine*. Un fort volume qui rassemble quarante auteurs et quarante illustrateurs inspirés par des lieux évocateurs des cinq provinces. « *J'aime établir des relations de sympathie avec les écrivains. Peut-être, comme ancien prof, est-ce une manière de reconstituer des classes ?* », ajoute-il en riant. « *Car le travail d'écrivain est surtout solitaire.* »

Armel Job rééditera ce genre de démarche avec *Amour, amour*, publié aux éditions Weyrich. Il s'y entoure de neuf auteurs : Bernard Gheur, Geneviève Damas, Jean Jauniaux, Françoise Lalande, Daniel Charneux, Eva Kavian, Xavier Deutsch, Dominique Costermans et Nadine Monfils, en leur soumettant un extrait du *Lion amoureux* de Jean de La Fontaine : *Amour, amour, quand tu nous tiens, On peut bien dire : « Adieu prudence ! »* Dix nuances qui n'ont rien de gris sur l'amour dans toutes ses formes, dix palettes de couleurs, de rythme et de finesse, loin des recettes toutes faites sur le sujet. « *J'ai d'autres projets de collectifs, notamment avec Eva Kavian, plutôt à destination des écoles, un public que j'apprécie particulièrement.* »

Depuis deux ans, Armel Job est également président du jury du prix Simenon de la ville des Sables-d'Olonne, une fonction à laquelle il a succédé à Régine Deforges. Il en a été lui-même lauréat en 2010 pour *Tu ne jugeras point*. Remis en juin lors du fes-

tival Simenon qui se déroule depuis 1999 aux Sables-d'Olonne, le prix est attribué par un jury composé de passionnés de l'œuvre simenonienne. Armel Job est surtout le créateur du prix Horizon et du Festival du deuxième roman francophone qui lui est lié. Tous les deux ans, six livres sont présélectionnés et soumis à plusieurs dizaines de comités de lecture composés d'au minimum six personnes, ce qui fait du prix Horizon un des prix littéraires les plus populaires qui soient. Qui plus est, les six romans sont offerts à chaque comité de lecture, par la ville de Marche-en-Famenne où se déroule le festival. « *Nous avons cette année 178 comités de lecture en Belgique et 26 en France grâce à une collaboration avec la Région de Champagne-Ardenne, ce qui veut dire que 204 fois six romans sont envoyés*, détaille Armel Job, fier de soutenir de la sorte la lecture et l'édition. *Je reste un pédagogue et cela m'intéresse de faire lire des gens. En trois éditions du prix (ndlr : 2012, 2014, 2016), nous sommes passés de 78 comités à 204. De plus, ces lecteurs se réjouissent d'en rencontrer d'autres animés par la même passion. C'est aussi pour eux et pour le public l'occasion de découvrir des auteurs généralement peu connus. Les auteurs, eux, sont heureux de voir leur deuxième roman salué.* » À ses yeux, il s'agit d'« *aider les jeunes écrivains à franchir la difficile étape éditoriale que constitue souvent le deuxième roman. On estime que 65 % des auteurs de premier roman ne publient pas davantage. Par ailleurs, le deuxième roman, souvent*

mieux que le premier, affirme la vocation d'un auteur. Il est souvent celui qui annonce une carrière. » Comme à chaque édition biennale, cette manifestation littéraire s'est terminée un samedi de mai. Après les rencontres entre auteurs et lecteurs dans différents lieux de Marche-en-Famenne, suivit le vote, individuel et à bulletin secret pour la désignation du lauréat dans la grande salle du WEX. Pendant le dépouillement, un spectacle gratuit de Bruno Coppens, créé spécialement pour l'occasion à partir des six romans présélectionnés ainsi qu'une animation musicale confiée à Julie Bailly de l'Opéra de Wallonie, ont été offerts aux participants, qui étaient 1500 (!) en 2014. Une séance de signatures a terminé la soirée avec la participation des libraires de la province de Luxembourg. Une manière de stimuler la lecture auprès d'un large public de manière conviviale et ludique.



AURÉLIE WILLIAM LEVAUX

RENCONTRE AVEC UNE TISSEUSE D'IMAGES

FANNY DESCHAMPS

Aurélié William Levaux est une artiste et auteure dont la spontanéité créative la pousse à se renouveler sans cesse. Née en 1981, cette Liégeoise travaille à la croisée des genres, quelque part entre la bande dessinée, la littérature et l'art contemporain. Son œuvre hybride, tout à fait atypique, se distingue entre autres par l'utilisation d'un support peu courant : le tissu.

De *Menses ante rosam* à *Sisyphé, les joies du couple*, les livres d'Aurélié William Levaux ne rentrent dans aucune case. Rien d'étonnant à ce qu'ils aient trouvé place dans des maisons d'éditions alternatives telles que La 5e Couche ou Atrabile. Leur auteur confie avoir eu la chance de rencontrer des éditeurs prêts à défendre son travail, à la fois spontané, personnel et sans concession.

Aurélié William Levaux a toujours dessiné, c'est pourquoi elle a été amenée à étudier l'illustration aux Beaux-Arts de Saint-Luc à Liège. Elle publie ensuite dans des fanzines, participe au collectif Mycose, expose, puis en 2008 sort son premier livre, *Menses ante rosam*. Édité par la maison d'édition bruxelloise La 5e Couche, l'ouvrage est consacré à sa grossesse et à la naissance de sa fille. Il est, pour sa plus grande partie, composé de dessins sur papier, mais de nombreuses planches sont réalisées sur tissu. La trame apparente du fil donne au dessin une matérialité qui lui confère une présence immédiate. Son deuxième livre, *Les yeux du seigneur*, est publié en 2010 par le même éditeur. Cette fois entièrement réalisé sur tissu, le livre fait entrer en résonance son matériau de base, le fil, avec des motifs récurrents : le lien, le cordon, les cheveux et les entrelacs. En 2011, sa collaboration avec l'illustratrice suisse Isabelle Pralong donne le très beau *Prédictions*, dans lequel elles mettent en image un texte de Peter Handke que l'éditeur suisse Atrabile se charge de faire paraître. Les deux illustra-

trices s'approprient les phrases de Handke sur deux types de supports différents : Aurélié William Levaux poursuit ses broderies sur tissu, d'autres planches sont réalisées sur bois. Le trait d'Isabelle Pralong et celui d'Aurélié William Levaux s'associent parfaitement, se répondent, fusionnent. Les collaborations se poursuivent avec Moolinex lorsqu'ils créent, entre autres, le personnage de Johnny Christ, mais aussi avec Caroline Lamarche, puisqu'ensemble elles réalisent la belle plaquette *Le festin des morts*, poésie de l'auteur mise en dessins par l'illustratrice.

Par la suite, l'artiste reste fidèle à Atrabile chez qui elle sort deux livres : *Le verre à moitié vide* en 2014, puis *Sisyphé, les joies du couple* en 2016. Ces deux derniers ouvrages témoignent d'un changement formel significatif. Si le support reste le même, l'artiste y a intégré des éléments stylistiques nouveaux ces dernières années. Tout en évoluant vers des formes différentes, l'œuvre n'en reste pas moins reconnaissable. Elle se diversifie, certes, mais toujours autour d'une matrice commune à laquelle viennent s'ajouter l'utilisation de la couleur, de tonalités franches, alors qu'elle travaillait auparavant essentiellement le trait. Le ton devient plus incisif, impertinent, présente un second degré parfois mordant. Humour et décalage autour d'aphorismes lui permettent de traiter avec dérision de sujets parfois amers, parfois pénibles.

Véritable exutoire, son travail garde une belle constance de fond. Aurélié William

page de g. Aurélie William Levaux
Doc. animatou.com

page de d. Extrait de l'album *Prédictions*
© Éditions Atrabile

Levaux sonde ce qui la tourmente, brode ce qui la questionne. Certaines obsessions paraissent hanter son travail : le couple, le sexe, la maternité, la religion. Son œuvre les raconte mais jamais de façon trop directe : ses livres lui permettent de s'exprimer sans s'afficher. Sans doute par pudeur, même si ses albums présentent une grande liberté de ton. Son œuvre est franche, brute de décoffrage, parfois provocante, voire crue. Elle n'hésite pas à représenter la nudité, la sexualité, ne semble guère se censurer et a horreur de l'être. Ce faisant, elle s'affranchit avec superbe des poncifs, balaie le dogmatisme. Elle porte un regard décalé sur la pensée dominante et les rapports humains. Rencontre avec une brodeuse qui se raconte au fil de ses livres.

Vous travaillez des matériaux relativement inhabituels. Je pense bien sûr particulièrement à la broderie et au dessin sur tissu. Comment y êtes-vous venue ?

Je dessinais avant tout sur du papier et puis sur du bois parce que je m'ennuyais. Un jour, j'ai fait une tache sur une robe. Une tache d'encre qui ne partait pas. Je me suis mise à dessiner sur la tache, autour de la tache et je me suis rendue compte que la matière était super. Donc j'ai continué. C'est vraiment venu par hasard. Après cela, quand j'ai fait mon premier livre, j'étais enceinte et je me suis mise à broder.

En quoi le tissu permet-il un autre rapport à l'illustration que quand on travaille sur papier ?

J'arrive à avoir une distance, quand je travaille sur du tissu plus que sur le papier. Je ne sais pas pourquoi. La matière est intéressante parce qu'elle fuse. Il y a quelque chose qui n'est pas contrôlé et que j'aime. C'est le même côté incontrôlable et vivant que la matière.

Votre dessin est assez typé, avec un côté désuet dans le trait. Quelles ont été vos influences sur le plan du graphisme, et peut-être aussi au-delà ?

Je suis influencée par tout et je pense que cela se ressent par un côté « patchwork ». Je suis influencée par la mythologie, par Gustave Doré pour mes premiers livres, la peinture indienne... il y a énormément d'influences et j'ai l'impression que pour mes illustrations je fais un condensé, un résumé de tout cela et j'essaie de tout mettre dedans. Ça part vraiment dans tous les sens. Je suis aussi influencée par la littérature ou la philosophie : je trouve une phrase et vais lui donner un autre sens. On voit dans un seul dessin tous ces petits morceaux d'influences.

Qu'en est-il du processus créatif de vos livres ? Par rapport à un album classique, qui va de l'écriture du scénario au storyboard, du crayonné à l'encre, quelles sont les étapes de votre travail ?



Je fonctionne à l'envers. Il n'y a pas de scénario parce que je ne sais pas quelle sera la fin : je la découvre au fur et à mesure. Le plus souvent, je me retrouve avec toutes mes images et tous mes textes et je dois re-raconter l'ensemble.

Ça se compose donc au fur et à mesure ?

Oui, et c'est à la fin, et je ne sais pas comment je sais que c'est la fin mais je le sais, que je recompose. En fait, je m'ennuie assez vite. Avant, je faisais des scénarios, des découpages, je passais par toutes les étapes et je m'ennuyais terriblement puisque je n'étais pas surprise par mon propre travail. Tandis que là, quand je recompose les images et les textes, je trouve d'autres choses que je n'aurais pas trouvées autrement. C'est pénible pour les éditeurs parce qu'ils ne savent pas non plus à quoi s'attendre et il y a un gros travail à faire derrière, de leur part.

Partez-vous avec une idée de base pour vos livres ? Vous dites-vous « je vais parler de ça » ?

Au départ, c'est un peu comme des journaux. Pour *Prédictions*, oui, puisqu'il s'agit d'un travail sur les textes de Peter Handke. Pour *Sisyphé*, c'est parti de la fin d'une histoire d'amour. Je travaillais comme dans un journal intime, mais sans savoir où cela allait mener.



Votre travail artistique ne se limite pas à l'édition, puisque vous exposez également. Comment concevez-vous la relation entre les deux ? S'agit-il des deux versants d'une même démarche, ou deux sphères distinctes ?

Les deux. Par exemple, pour mon dernier livre, *Sisyphé*, les textes ont été écrits au fur et à mesure mais les dessins ont été faits en partie pour des galeries. Pour un livre, la narration se fait au fur et à mesure des pages. Quand j'expose dans des galeries, les dessins doivent parler tous seuls. J'essaie donc que chaque illustration soit lisible toute seule et puisse rentrer dans une narration. C'est une contrainte en plus mais j'ai toujours besoin que cela finisse dans un livre parce que j'ai une obsession des livres et des impressions. Ce qui pose un problème c'est le format, car les galeries veulent du grand format. Or, après, pour les imprimer c'est toute une histoire.

Vous parlez d'une obsession pour les livres. À quoi est-elle due ?

Si j'ai une obsession pour le livre et les impressions, c'est qu'alors, j'ai la sensation de ne pas laisser s'échapper les choses, de les graver dans le temps, de leur donner l'éternité. Mes images restent marquées quelque part, elles ne peuvent plus se perdre. Je veux matérialiser mon travail, qui est intimement lié à ma vie comme on le fait avec des albums photos, pour les faire exister, pouvoir les ré-ouvrir, c'est un peu comme une manie de vouloir classer mes périodes

dans des carnets. Et puis, j'ai toujours aimé l'objet livre, pouvoir plonger dans une œuvre sans zapper, y revenir quand j'en ai envie, ce qui est impossible avec une exposition. J'aime aussi le côté accessible du livre, financièrement abordable : si on ne peut pas acheter mes dessins, il y a la reproduction.

Vous travaillez parfois seule, parfois en collaboration : avec Moolinex, Caroline Lamarche (*Le festin des morts*), avec Isabelle Pralong sur un texte de Peter Handke (*Prédictions*), sans parler des collectifs auxquels vous avez contribué. Qu'est-ce qui vous donne envie de travailler avec d'autres ?

J'ai rencontré Isabelle [Pralong] dans une résidence pour auteurs de bandes dessinées, Pierre Feuille Ciseaux, et nous sommes devenues amies. Elle est suisse. Nous n'avions pas de raison de nous revoir si ce n'est le prétexte de travailler ensemble. C'est pourquoi nous avons décidé de faire un livre ensemble, pour nous revoir. Nous nous sommes vues à Paris quelques fois pour travailler ensemble. Mes collaborations correspondent à des histoires d'amour ou d'amitié plus qu'à des envies artistiques. Après, on trouve. Avec Isabelle, c'était très clair. Avec Moolinex, qui était mon mari, je voulais absolument qu'on travaille ensemble. C'était une création commune, comme un enfant. Caroline Lamarche, elle, m'a contactée. Comme j'adorais son travail, c'était assez génial qu'elle me propose



ce projet. Nous sommes devenues amies : à nouveau, c'est une histoire de rencontre.

En quoi est-ce différent de travailler en collaboration ? Cela amène-t-il plus de contraintes ou, au contraire, est-ce libérateur ?

Une collaboration me met plus la pression. Avec Caroline, elle écrivait et je dessinais, ce qui était très clair. Par contre, pour les projets graphiques où on doit tout mélanger, c'est très compliqué car il faut trouver un style commun, une manière de raconter commune. Cela amène donc plus de contraintes, de disputes, de problèmes. Mais j'adore, parce que ça fait partie du jeu.

Votre travail est personnel, on sent que sa base, c'est du vécu. Pourrait-on parler d'autofiction poétique ?

Je n'arrive pas à inventer une histoire. Je pars du réel pour en faire autre chose. Si j'écris, si je dessine, c'est parce que j'en ai besoin. C'est pour me raconter. C'est mon moyen d'expression personnel. Je ne raconte pas l'histoire de quelqu'un d'autre, j'ai besoin d'écrire la mienne. Mais je mets toujours une distance, je me réapproprie ma vie. Déjà adolescente, j'écrivais de la même manière.

La religion est présente tout au long de votre œuvre, vous l'abordez avec un ton irrévérencieux, une liberté par rapport aux dogmes, des jeux sur les représentations religieuses. Quel est votre rapport au religieux ?



Je viens d'une famille très catholique. J'ai vécu dans la religion mais j'ai subi aussi. Il y avait des curés qui venaient, des moines. Il y avait des messes à la maison. J'en ai souffert mais j'en ai également gardé les bonnes choses. C'est ma base. Maintenant je suis libre par rapport à la religion, je me suis réappropriée la foi mais elle n'a plus rien à voir avec l'église catholique. Les représentations religieuses, elles, restent. J'ai baigné dedans, c'est comme un langage.

Vos personnages ont souvent les yeux fermés. Pourquoi ?

On me l'a fait remarquer mais je ne m'en étais pas rendue compte. Je ne sais pas pourquoi. Cela doit avoir un lien avec l'intériorité. Aujourd'hui, je réfléchis plus quand je dessine, mais à l'époque de mes deux premiers livres, j'avais l'impression que c'était ma main qui créait et pas moi. C'était comme des moments de transe, un peu mystiques.

Vous enseignez le dessin à Saint-Luc. Qu'est-ce que ça vous apporte ? Faites-vous un lien entre vos créations et ce que vous enseignez ?

Cela m'apporte beaucoup non pas au niveau artistique mais au niveau humain. Être auteur, c'est passer la majorité du temps seul chez soi. Voir tous ces jeunes, cela me fait un bien fou. Quand je leur donne cours, je leur donne à faire des exercices auxquels je suis moi-même confrontée, les contraintes

que je rencontre dans mon travail. Parfois des contraintes précises, comme pour la presse. Lorsque je butte sur quelque chose, j'essaie de le leur expliquer. C'est important qu'ils soient déjà dans la vie professionnelle aussi, on en discute beaucoup. Je parle de ma vie artistique avec eux.

Vous évoquez le dessin de presse, le pratiquez-vous ?

J'en ai fait quelque fois mais je n'aime pas ça. J'ai toujours travaillé dans la plus grande liberté. Dans la presse, libre, on ne l'est pas. Quand je dois corriger, retravailler un dessin quinze fois de suite, je deviens complètement folle. De plus, il y a énormément de censure. J'ai travaillé deux fois pour le *New York Times*, à la fin mon dessin ne ressemblait plus du tout à ce que je voulais raconter.

Que ce soit votre style graphique ou votre rapport à l'écriture qui se développe, votre travail évolue vers de nouvelles formes. Je pense notamment aux couleurs beaucoup plus franches de vos derniers livres. Est-ce quelque chose que vous avez voulu ou que vous constatez ?

Je le constate. Je cherche tout le temps. Le support est resté le même, c'est toujours le tissu, mais j'ai envie de m'amuser, d'expérimenter des choses. Sinon c'est horrible, je reproduis tout le temps les mêmes images ! Les personnes qui m'exposent sont attachées au tissu parce qu'elles me connaissent grâce à ce support. Or, je ne fais pas que ça

et j'essaie de m'en détacher. Dans mes deux livres qui vont bientôt sortir, je fais tout à fait autre chose. C'est difficile de sortir des étiquettes que les gens vous attachent. J'ai essayé de faire autre chose avec le tissu mais je sens que j'arrive au bout.

Et votre rapport à l'écriture, beaucoup plus présent dans votre dernier livre, s'est-il développé récemment, ou écriviez-vous déjà avant ?

J'ai toujours écrit. Pour *Sisyphes*, j'en avais vraiment besoin parce que ce que j'avais à raconter ne pouvait pas passer rien qu'en dessin. Introduire des petites phrases dans les illustrations ne suffisait pas. Dessin ou écriture, peu importe. Cela se justifie ou pas en fonction de ce que je dois raconter. J'écris plus que je ne dessine parce que c'est plus facile. Le dessin c'est laborieux, ça prend du temps.

Et les prochains livres dont vous parlez, de quoi s'agit-il ?

Il y aura un livre de nouvelles. Un deuxième livre fait en partie avec ma fille sur des scènes de la vie de tous les jours. Ça ressemble un peu à des cartes postales, au feutre, beaucoup plus léger et direct que ce que je fais d'habitude. Il sera publié au Montc-en-l'air. Le troisième, c'est le journal intime de mes quatorze à mes quinze ans, que j'ai donné à mon frère qui le réécrit en fonction de ses souvenirs et que j'illustre ensuite. Il devrait sortir à l'Association.

LES PRIX LITTÉRAIRES DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

NAUSICAA DEWEZ

C'est au Théâtre national et en présence de la ministre de la culture Alda Greoli que s'est tenue la traditionnelle cérémonie de remise des prix littéraires de la Fédération Wallonie-Bruxelles, le 23 mai. Ces prix se veulent un reflet du dynamisme et de la diversité du champ littéraire en Fédération Wallonie-Bruxelles. Chaque prix est décerné par un jury indépendant, qui examine l'ensemble des publications du domaine.

PRIX DU RAYONNEMENT DES LETTRES BELGES À L'ÉTRANGER – 4 000 €

Décerné pour la première fois en 1998, ce prix récompense une personne qui, dans un pays étranger, a œuvré à la promotion de la littérature de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ce prix est décerné sur proposition de la Commission des Lettres, instance d'avis de la Fédération Wallonie-Bruxelles, composée de Pierre Piret (président), Paul Aron, Jacques De Decker, Benoît Denis, Anne de Gand, Sylvie Godefroid, Jean-Marie Klinkenberg, Marc Lavallé, Marie-Christine Pironnet, Christian Robinet et Anne Vanweddingen.

Colette Lambrichs pour l'ensemble de son travail

La lauréate. Née à Bruxelles en 1946, Colette Lambrichs est installée à Paris depuis de nombreuses années. Romancière, essayiste et nouvelliste, elle est directrice littéraire des éditions parisiennes de La Différence depuis 1976. Dans le cadre de son travail d'éditrice, elle a largement soutenu la littérature belge et sa diffusion en France en publiant les livres de très nombreux auteurs belges, poètes ou auteurs de fictions, jeunes créateurs, auteurs confirmés ou écrivains patrimoniaux.

Colette Lambrichs succède au palmarès au projet DramEducation (Pologne), récompensé en 2015.

La bibliographie sélective.

Ouvrages d'auteurs belges édités pour La Différence :

- William CLIFF, *Autobiographie*, 1993
- Charles DE COSTER, *La légende d'Ulenspiegel au pays de Flandres et ailleurs*, 2003
- Serge DELAIVE, *Café Europa*, 2004 ; *Argentine*, 2009 (prix Rossel) ; *Art Jarouche*, 2011 (Prix triennal de poésie de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2014)
- Jacques IZOARD, *Le bleu et la poussière*, 1998 ; *Œuvres poétiques* (3 vol.), 2006-2012
- Stéphane LAMBERTI, *L'adieu au paysage – Les Nymphéas de Monet*, 2008 ; *Les couleurs de la nuit*, 2010
- Yun Sun LIMET, *Joseph*, 2012
- Marianne SLUSZNY, *Toi, Cécile Kowalsky*, 2005 ; *Le frère du pendu*, 2011 ; *Un bouquet de coquelicots*, 2014

Présentations d'ouvrages :

- Postface de l'édition des *Poésies complètes* de Marcel Lecomte, La Différence, 2009
- Préface de l'ouvrage *Dame peinture toujours jeune* de James Ensor, La Différence, 2009

Œuvre littéraire personnelle :

- Tableaux noirs* (nouvelles), La Différence, 1980
- Histoires de la peinture* (nouvelles), La Différence, 1988
- Doux Leurres* (nouvelles), La Différence, 1997
- Éléonore* (roman), La Différence, 2013

**PRIX TRIENNAL
DE PROSE EN LANGUE
RÉGIONALE ENDOGÈNE – 2 500 €**

Le prix récompense, tous les trois ans (en alternance avec le Prix triennal de poésie et le Prix triennal d'écriture dramatique en langue régionale endogène), un texte en prose rédigé dans l'une des langues régionales de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Le jury est composé de membres du Conseil des langues régionales (CLRE) et d'experts désignés par ceux-ci : Joseph Bodson (CLRE), Baptiste Frankinet (CLRE), Jean-Marie Kajdanski (auteur), Roland Thibeau (auteur), Jacques Warnier (CLRE). Outre la lauréate, les membres du jury ont souhaité qu'une mention spéciale soit attribuée à Paul-Henri Thomsin pour *Ava lès vòyes* ainsi qu'à René Brialmont pour *Douda d'ëve d'Outhe*. Les membres du jury tiennent enfin à saluer l'originalité et la valeur littéraire des œuvres déposées par Daniëlle Trempont et Michel Robert.

Rose-Marie François
Lès chènes

La lauréate. Rose-Marie François est romancière, nouvelliste et poète, mais aussi traductrice. Formée au théâtre, elle dit sur scène

ses poèmes et ceux qu'elle traduit. Elle a par ailleurs enseigné dans les universités de Liège (Belgique), Lund (Suède) et Riga (Lettonie), dont elle est docteur *honoris causa*.

En 2013, le Prix triennal de prose en langue régionale endogène avait été attribué à Joël Thiry pour le recueil de nouvelles *Doze Omes*.

Le livre. *Lès chènes* (MicRomania) est un recueil de proses courtes en français et en picard ; il traite de la vie quotidienne dans les années 1940-1945, à travers le regard d'une petite fille. Le livre est une réédition revue et augmentée, enrichie de photos d'époque, de *La cendre* (Jacques Antoine, 1985), épuisé aujourd'hui.

La bibliographie sélective.

Fresque lunaire, Le Notoit, 2000
Et in Picardía ego, MicRomania, 2007
L'aubaine, Luc Pire, « Grand miroir », 2009
Portrait de l'avenir en passant, L'Arbre à paroles, 2010
Trèfle incarnat. Sur des œuvres de Paul Klee et Francis Bacon, préface de Philippe Jones, Le Cormier, 2014
Course lente avant l'aurore, Maeström, 2015

**PRIX DE LA PREMIÈRE
ŒUVRE – 5 000 €**

Remis pour la première fois en 1998, le Prix de la première œuvre récompense,

chaque année, un premier ouvrage d'un auteur belge ou vivant en Belgique, de langue française, tous genres littéraires confondus. **Ce prix est décerné sur proposition de la Commission des Lettres.**

Outre le livre lauréat, la Commission a souhaité mettre en avant trois ouvrages qui figuraient au tour final du vote : les romans *Le dossier Nuts* de Joseph Annet (Memory Press) et *Today we live* d'Emmanuelle Pirotte (Le Cherche-Midi) et le recueil de nouvelles de Catherine Deschepper, *Un kiwi dans le cendrier* (Quadrature).

Aïko Solovkine
Rodéo

La lauréate. Aïko Solovkine est une auteure belge née en 1978. *Rodéo* est son premier roman. Elle succède au palmarès à Gérard Mans, récompensé en 2015 pour *Poche de noir* (Maelström).

Le livre. *Rodéo* est un premier roman sombre et glaçant, autour de jeunes évoluant dans un monde désespéré. Dans une langue riche et poétique, où l'argot côtoie les formulations élégantes, Aïko Solovkine dresse un portrait dur d'une jeunesse désenchantée.

Aïko Solovkine, Colette Lambrichs,
Thomas Gunzig et Rose-Marie François
© Jean Poucet

**PRIX TRIENNAL
DU ROMAN – 8 000 €**

Récompense, tous les trois ans (en alternance avec le Prix triennal de poésie et le Prix triennal de théâtre), un auteur pour un roman publié à compte d'éditeur. Ce prix est attribué sur proposition d'un jury indépendant composé cette année de Laurent Corbeel (rédacteur en chef de la revue *Karoo*), Deborah Danblon (libraire), Joseph Duhamel (critique et animateur littéraire), Aurore Dumont (libraire), Adrienne Nizet (vice-directrice et programmatrice francophone à la Maison internationale des littératures Passa Porta) et Pierre Piret (professeur de littérature belge à l'UCL, président de la Commission des Lettres)

Thomas Gunzig

Manuel de survie à l'usage des incapables

Le lauréat. Né en 1970, Thomas Gunzig est romancier, nouvelliste, auteur de théâtre, mais aussi scénariste de film et chroniqueur régulier pour la RTBF et le journal *Le Soir*. Il succède à Jean-Philippe Toussaint, couronné en 2013 pour *La vérité sur Marie* (éditions de Minuit).

Le livre. *Manuel de survie à l'usage des incapables* (Au diable vauvert) décrit une société où règnent les grands groupes obnubilés par des stratégies de gestion et de marketing. Le ton désinvolte, détaché et absurde tranche avec la vision déprimante de la société dépeinte, en un contraste cher à l'auteur.

La bibliographie sélective.

Il y avait quelque chose dans le noir qu'on n'avait pas vu, Julliard, 1997

À part moi, personne n'est mort, Le Castor astral, 1999

Mort d'un parfait bilingue, Au Diable Vauvert, 2001 (Prix Rossel)

Le plus petit zoo du monde, Au Diable Vauvert, 2003

10 000 litres d'horreur pure : Modeste contribution à une sous-culture, Au Diable Vauvert, 2007

Scénario du film *Le Tout Nouveau Testament*, co-écrit avec Jaco Van Dormael, 2015



PORTES ET LIVRES OUVERTS

LE GOÛT DES LETTRES

MICHEL TORREKENS

De nombreux lieux présentent, font vivre et découvrir l'œuvre d'auteurs belges francophones.

Des lieux essentiels puisqu'ils permettent de mettre un visage sur un nom et d'entendre l'écrivain s'exprimer en direct sur son travail. Partons à la découverte de ces lieux. Dans ce numéro, le Goût des Lettres à Néthen.

Collaboration du Centre culturel de la vallée de la Néthen, de la Bibliothèque communale de Grez-Doiceau et de la Maison du Conte et de la Littérature en Brabant wallon, les soirées Le Goût des Lettres se présentent sous la forme de rencontres... culino-littéraires. Un concept original, abonné au succès, qui a trouvé un public de participants fidèles.

CUISINER OU ÊTRE CUISINÉE

Sur le coup de 19 heures, ce vendredi 18 mars, une quinzaine de tables de cinq à six personnes, décorées en rouge et noir, sont dressées dans la grande salle de l'Espace culturel, place de Trémentines, à Néthen, petite commune près de Beauvechain. Derrière une table installée sur un petit podium, un grand écran affiche des couvertures de romans de l'invitée du jour, Barbara Abel. Elle est reçue à la suite de la publication de son dernier polar, *L'innocence des bourreaux*, paru chez Belfond. Beaucoup de convivialité dès l'accueil et des conversations qui vont bon train, tandis que le chef Pierre de Cuypere et son équipe s'activent en cuisine pour préparer la surprise culinaire inspirée par l'œuvre de l'invitée. Originalité : cette soirée s'inscrit dans le cadre du festival littéraire du Brabant wallon qui se déroule chaque année au mois de mars. Cette manifestation littéraire d'envergure, *Les nuits d'encre*, a choisi pour sa 23^e édition le thème des chemins de l'angoisse. Barbara Abel en

était l'invitée d'honneur avec l'auteur jeunesse Kitty Crowther.

Au micro et cofondateur du projet Le Goût des Lettres, Éric Brucher interpelle Barbara Abel : « *Vous préférez cuisiner ou être cuisinée ?* », lui demande-t-il d'emblée avec un demi sourire. Rôlée aux interviews, la romancière bruxelloise n'hésite pas et répond avec franchise et en toute décontraction : « *Je suis mauvaise cuisinière. C'est plutôt mon homme qui cuisine, pour le plus grand plaisir de nos deux enfants !* »

BERNARD PIVOT DU BRABANT WALLON

Parce que ces entretiens se déroulent un vendredi, mais aussi parce qu'ils sont minutieusement préparés pour permettre une rencontre décontractée, souriante et accessible, Éric Brucher pourrait être qualifié de Bernard Pivot du Brabant wallon. Le physique en moins ! Il pratique d'ailleurs le journalisme sur les ondes de la radio Antipode, à laquelle il livre ses chroniques reprises ensuite sur le site internet. Il est également professeur de français à l'école internationale Le Verseau, où il partage sa passion de la littérature avec des jeunes. Auteur lui-même, il a publié trois romans chez Luce Wilquin : *Soleil, Devant*, en 2009, tour du monde inscrit sur les traces d'Ulysse pour mieux se retrouver, *Colombe*, en 2011, roman d'une adolescente, Antigone moderne confrontée à l'anorexie par faim

d'absolu, qui lui a valu le prix Sander Pierron de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, et *La blancheur des étoiles*, en 2014, sur le désir d'enfant et le désir d'amour.

Une première volée de questions lui permet de parcourir le cheminement littéraire de Barbara Abel qui, avec *L'innocence des bourreaux*, signe son dixième roman, sachant qu'elle a également écrit deux scénarios de bandes dessinées ainsi qu'une pièce de théâtre, *Lesquimau qui jardinait*. « Je voulais devenir comédienne à l'origine, précise Barbara Abel. Mes années de théâtre me permettent d'interpréter les personnages et de ressentir leurs émotions. » Au rythme d'une conversation à bâtons rompus, de haute tenue, Éric Brucher présente l'œuvre avec naturel, ses questions soulèvent parfois des rires, désarçonnent à l'occasion son interlocutrice pour le plus grand plaisir du public qui applaudit certaines réflexions.

PRINCESSE DU POLAR

À celle qu'il présente comme « la princesse du polar », le maître de cérémonie pose des questions qui abordent autant le point de départ d'un roman, « je jette les premières idées qui me viennent car ce sont celles que le lecteur pourrait aussi avoir et il n'y aurait pas de surprise pour lui », que la manière dont elle construit un livre : « Je ne travaille pas à partir d'un plan, je dois souvent revenir en arrière en fonction des idées qui me viennent, au point qu'il m'est déjà arrivé de devoir enlever un personnage. » Autant la question du genre, « pour moi, le thriller est la mise en scène d'une émotion, qui éveille un frisson pour un personnage vis-à-vis duquel on peut avoir de l'empathie parce qu'il est proche de nous », que ses rituels d'écriture, « je m'attache à des horaires de fonctionnaire, même si je travaille toujours dans une urgence » ou la possibilité de gagner sa vie comme écrivain : « Je vis correc-



tement de ma plume. Je n'ai pas d'autre métier. Le plus intéressant financièrement, ce sont les adaptations cinématographiques, comme celle de mon roman *Un bel âge pour mourir en 2008* (*Miroir, mon beau miroir*, téléfilm de Serge Meynard, avec Marie-France Pisier et Émilie Dequenne, ndlr). » Ses implications dans la vie littéraire et notamment sa participation à la Ligue de l'imaginaire, « un collectif qui veut donner ses lettres de noblesse à la littérature de genre et dont les membres se sont autoproclamés les Marmottes exhibitionnistes ! », comme ses goûts littéraires : « Je n'ai pas de maître, mais des livres qui comptent ou qui ont compté, comme *La maison près du marais*, d'Herbert Lieberman, qui fut une révélation pour moi, ou *Novocento* : pianiste, d'Alessandro Barrica. » Quand Éric Brucher lui demande quel auteur elle aimerait rencontrer au paradis, ou plutôt en enfer vu l'univers de ses thrillers psychologiques, elle évoque des personnages comme *Cyrano de Bergerac* ou



page de g. Barbara Abel ; le chef Pierre de Cuyper
© Michel Torrekens

Valmont de Choderlos de Laclos. Les enjeux soulevés par un livre, par exemple l'existence ou non d'une morale, ou le rapport au réel dans l'écriture, ce qui amène l'écrivaine à évoquer Mark Twain : « *La seule différence entre la fiction et la réalité, c'est que la fiction doit être crédible.* » Des questions plus philosophiques aussi comme celle inspirée par le célèbre « *L'enfer, c'est les autres* » de Sartre. Sont également abordées les attentes du public, l'autocensure éventuelle, la fonction de la littérature, son rôle cathartique, la recherche documentaire, les mini-sociétés que forment les familles de ses romans, etc.

METS ET MOTS

Et le repas ? Entrée, plat et dessert s'intercalent entre chaque volée de questions. En apéritif, le chef, Pierre de Cuyper, entre en scène pour annoncer le menu. En scène, car l'homme est aussi comédien et c'est sur un bruitage de

la musique du film *Ascenseur pour l'échafaud* qu'il traverse la salle. À grand renfort de gestes et de mimiques, il nous présente son hachis Parmentier sanglant, recouvert d'une page blanche de purée, sur laquelle chaque convive est invité à tracer le début d'une histoire avec une pipette remplie... d'encre de seiche. Impossible de présenter l'ensemble des livres de Barbara Abel, mais sachez que ses préférés sont *Derrière la haine* et *Duelle*, « *car l'idée de base en est simple* », que son premier roman, *L'instinct maternel*, a été envoyé chapitre par chapitre à Serge Brosolo, directeur du Masque où il a été publié. Ce roman qui l'a fait entrer en littérature a reçu le Prix du roman policier du Festival de Cognac, alors que *Derrière la haine* a obtenu le Prix des lycéens. Autant de thrillers qui ont pour originalité de nous plonger dans l'intimité de familles, souvent sur base d'un duo de femmes.

Comme dessert et pour conclure, voici une liste des invités qu'Éric Brucher a cuisinés

et servis au public du Goût des Lettres : Xavier Deutsch, Ariane Le Fort, Valérie de Changy, Bernard Tirtiaux, Corinne Hoex, Françoise Houdart, Colette Nys-Mazure, Armel Job, Caroline Lamarche, Daniel Charneux, Nicole Roland, Nicole Malinconi, Geneviève Damas, Jean Bofane In Koli, Fidéline Dujeu, Isaac Franco-Cohen et, dernier en date, Alain Lallemand, journaliste au *Soir*, reçu pour son passionnant roman aux accents révolutionnaires, *Et dans la jungle, Dieu dansait* (éditions Luce Wilquin).

Retrouvez les chroniques littéraires d'Éric Brucher sur le site de la radio Antipode : www.antipode.be.
Éric Brucher dispose également d'un site personnel très bien réalisé : www.ericbrucher.be.
Pour en savoir plus sur les Nuits d'encre, consultez le site www.lesnuitsdencre.be.



STIBANE

LA CRÉATION EN FAMILLE

SALVATORE **DI BENNARDO**

Luc Van Linthout alias Stibane, est illustrateur, dessinateur, scénariste, peintre et sculpteur. Issu d'une famille dans laquelle (presque) tout le monde fait de la bande dessinée, Stibane a collaboré avec Franquin, adapté *Sherlock Holmes* en bande dessinée et expérimenté son trait dans l'illustration pour enfants. C'est dans un café du quartier des Guillemins, à Liège que nous nous rencontrons et débutons notre conversation.

Comment commence votre carrière d'auteur ?

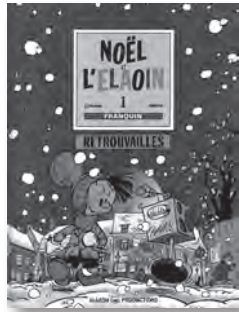
Stibane : J'ai toujours été amateur de bande dessinée. J'ai grandi en lisant des classiques comme les albums de Maurice Tillieux (*Gil Jourdan, Félix...*), de Franquin (*Gaston Lagaffe, Le Marsupilami...*), de Walthéry (*Natacha, Le Vieux Bleu...*). Ce sont eux qui m'ont, entre autres, donné envie de faire de la bande dessinée. J'ai donc débuté mes études à l'institut Saint-Luc à Liège. Puis, tout est allé très vite. J'ai réalisé de nombreux travaux d'illustrations pour plusieurs institutions, notamment le CIEP (Centre international d'études pédagogiques) en 1987. Au même moment, je suis entré au *Journal de Tintin* où j'ai fait mes armes en publiant mes premières planches de bande dessinée. La première

série sur laquelle j'ai travaillé était intitulée *Woody et Willy*. J'ai dessiné les aventures de ces personnages pendant quatre ou cinq ans, d'abord avec mon frère jumeau Georges Van Linthout au scénario, puis seul.

Votre frère jumeau fait donc lui aussi de la bande dessinée ?

Tout à fait. Lorsque nous étions plus jeunes, mon frère et moi avons aménagé une sorte d'atelier de bande dessinée chez nos parents. Nous prétendions que nous étions une maison d'édition et dessinions pour le plaisir. Nous avions chacun nos préférences en termes de bande dessinée. J'ai toujours aimé le dessin semi-réaliste, alors que Georges, lui, voulait dessiner des histoires humoristiques. C'est assez marrant de se dire qu'il a finalement été amené à écrire des histoires policières et moi à dessiner des albums destinés à la jeunesse. Mon frère a étudié à Saint-Luc en même temps que moi. Après avoir obtenu notre diplôme, nous sommes entrés au *Journal Tintin*. Il était évident que nous allions travailler ensemble. À cette époque, nous prévoyions d'ailleurs de sortir un projet de bande dessinée aux éditions du Lombard, éditrices du *Journal Tintin*. Cet album devait s'intituler *Les éprouvettes de Damoclès*, et était pensé comme une série de science-fiction se déroulant en 2050. Mon frère était au scénario et moi au dessin. Malheureusement, alors que l'album était terminé et sur le point de paraître, le Lombard a décidé d'annuler la sortie au dernier moment et l'album n'a donc





jamais vu le jour. Nous avons été payés pour notre travail et avons récupéré nos planches, mais cela n'enlève rien à la frustration de ne pas voir l'album sortir en librairie. Par la suite, Georges et moi avons fait notre chemin séparément pendant plusieurs années, avant de nous retrouver bien plus tard sur d'autres projets (entre autre la série *Les enquêtes de Scapola* aux éditions Casterman, *ndlr*).

Est-ce pour vous différencier de votre frère que vous avez adopté le patronyme de Stibane ?

Aussi surprenant que cela puisse paraître, lorsque mon frère et moi avons débuté notre collaboration, les éditions du Lombard publiaient déjà les travaux des jumelles Renée et Jeanine Rahir (respectivement scénariste et dessinatrice de la série *Barry Lan*, *ndlr*). Cela faisait trop de jumaux et notre éditeur estima que les lecteurs risquaient de s'em mêler les pinceaux. Il fut donc décidé que je prenne un pseudo. Durant mes études, mes amis avaient l'habitude de m'appeler Estéban... un surnom rapidement transformé en Stibane. J'avais trouvé mon nom d'auteur.

Il y a quelques années, vous avez travaillé sur la série *Le petit Noël et l'Élaoin* d'après des personnages créés par André Franquin. Comment s'est faite cette collaboration ?

C'est en quelque sorte grâce au dessinateur Batem que cette collaboration a vu le jour. Nous étions fin des années 1980 et Batem

venait de débuter son travail sur la série *Marsupilami* aux éditions Marsu Prod. Marsu Prod est une maison d'édition monégasque fondée par Jean-François Moyersoën qui, dans les années 1980, avait proposé à André Franquin de développer une série centrée sur le *Marsupilami*, alors personnage secondaire des aventures de *Spirou et Fantasio*. Franquin, qui avait conservé les droits d'adaptation de son personnage, accepta. Le succès du premier album du *Marsupilami* (dessiné, donc, par Batem et scénarisé par Franquin et Greg) conforta Moyersoën dans l'idée de développer d'autres albums centrés sur des personnages de Franquin. C'est ainsi qu'une série *Le petit Noël et l'Élaoin* fut envisagée. Franquin s'étant, depuis plusieurs années, désintéressé de ces personnages, il fallait un dessinateur pour prendre sa suite. C'est pourquoi, lorsque j'ai rencontré Moyersoën, il me demanda de faire des essais avec le scénariste Serdu, déjà associé au projet. Serdu et moi avons proposé une série d'histoires en une planche et c'est ce format qui a été validé par Marsu Prod. Tout cela s'est donc fait très rapidement et j'avoue le regretter un peu avec du recul.

Pourquoi donc ?

Si j'avais été seul, je n'aurais pas fait un format d'histoires en une page mais plutôt une longue histoire. Et j'aurais certainement travaillé le dessin différemment. D'ailleurs, après la sortie du premier tome, j'ai eu envie de revoir ma façon de procéder. Du coup, j'ai rencontré André Franquin qui a

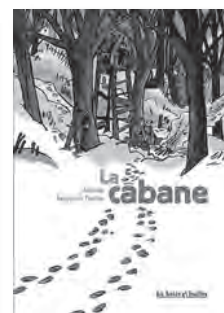
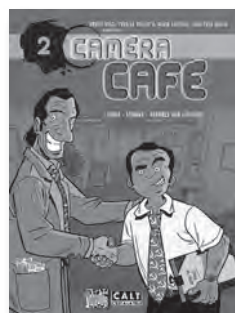
accepté que j'aie travaillé dans son atelier. Malheureusement, le premier album n'ayant pas été un succès commercial, le second album n'a jamais vu le jour et je suis passé à d'autres projets.

Sur quoi avez-vous travaillé après cela ?

Une des séries que j'ai apprécié dessiner fut la série *Sherlock Holmes* aux éditions Lefrancq dans la collection *BDetectives*. Scénarisée par André-Paul Duchâteau (entre autres écrivain policier et scénariste de la série *Ric Hochet*, *ndlr*), cette série était très populaire en francophonie et à l'international. Elle en était déjà à son troisième tome. Le dessin était assuré par le dessinateur Guy Clair. Cependant, l'éditeur Claude Lefrancq estimait que le rythme de parution des albums était trop long et a donc décidé d'engager un second dessinateur afin d'accélérer la production. Lefrancq organisa une rencontre entre Duchâteau et moi-même. Autant dire que j'étais assez intimidé à l'idée de collaborer avec un auteur aussi talentueux et prolifique que lui. Lorsque nous nous sommes vus la première fois, Duchâteau m'a regardé et m'a dit : « Je suis très heureux de travailler avec vous ! » Après ça, impossible de refuser une telle offre !

Quelles ont été les difficultés lorsque vous vous êtes attaqué à un personnage aussi iconique que *Sherlock Holmes* ?

Pour être tout à fait honnête, au début, je n'aimais pas vraiment l'idée de travailler sur



une série se déroulant à l'époque victorienne. Ce n'est qu'au fil de mes documentations (en arpentant notamment les brocantes), que j'ai fini par me passionner pour cette période et pour l'univers de ce personnage. Parce que oui, Sherlock Holmes est un personnage fascinant. Quand on y réfléchit, il ne se passe pas un seul jour sans que son nom ne soit cité quelque part dans le monde. Pour l'anecdote, je me souviens avoir découvert sur internet qu'il existe au Brésil des rééditions des romans d'Arthur Conan Doyle dont les couvertures sont... des reproductions de mes dessins (rires). En tout et pour tout, j'ai réalisé trois albums dont l'un était l'adaptation directe du *Chien des Baskerville* de Conan Doyle. Autant dire que quand on a la chance de travailler sur ce personnage on a le sentiment de faire partie de la légende.

Vous êtes également associé à une autre franchise, très différente mais aussi très populaire : *Caméra Café*, la série télévisée créée par le producteur Alain Kappauf et les comédiens Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h pour M6.

En effet. Je suis l'un des co-auteurs de l'adaptation de la série en bande dessinée pour les éditions Jungle. J'ai réalisé ces albums avec mon ami le dessinateur Didgé (*Les Bébé*, *Monsieur Édouard*...) et j'ai également retrouvé mon frère Georges à la scénarisation. C'est Moïse Kissous qui nous a contactés et proposé le projet. Nous étions en 2003 et Kissous venait de se lancer dans l'édition

et avait dans l'idée de faire une adaptation de *Caméra Café*. Ce n'est que lorsqu'il a été décidé que Didgé, mon frère et moi ferions le projet, que Kissous l'a soumis à *CALI*, la société de production de la série. Après quelques rencontres à Paris avec les producteurs et les comédiens, nous nous sommes attaqués au premier album.

Quelles sont les contraintes de ce genre d'adaptation ?

Principalement les délais de réalisation. Nous avions trois mois, en tout et pour tout, pour réaliser un album de plus ou moins 46 pages. C'est très court ! C'est pourquoi tout était fait en commun. Georges était crédité comme scénariste mais ne s'occupait pas que de ça. Lui et moi travaillions ensemble les crayonnés (l'esquisse des pages au crayon, *ndlr*), crayonnés qu'encreait ensuite Didgé. Je me chargeais enfin des couleurs. Malgré tout, nous avons dû engager un second coloriste à partir du deuxième album afin de respecter nos délais. Avant le début de la production, nous avons reçu une bible artistique assez précise et devons faire en sorte que les personnages ressemblent à ceux du programme télévisé. Tant physiquement que dans leur comportement. Nous étions, par contre, plus libres au niveau de nos scénarii. Nous ne devions pas reprendre les histoires de la série. C'est pourquoi nous en avons créés de nouveaux sous forme de gags en une page. Nous envoyions ensuite ces gags à Kappauf, Solo et Le Bolloc'h pour obtenir leur feu vert. Si

après un mois nous n'avions pas de réponse de leur part, c'est que les histoires étaient validées. Ce genre de boulot est contraignant mais reste très amusant malgré tout. J'ai été amené à rencontrer des gens de milieux artistiques différents, et je dois dire que c'était assez passionnant. Et puis, cette bande dessinée a été un tel succès qu'elle nous a rapporté pas mal de pognon, ce qui n'était pas négligeable ! (rires).

Vos derniers albums ont été publiés par des maisons d'éditions indépendantes. Cela fait-il une grosse différence en termes de création ?

Évidemment. Le problème des grosses maisons d'éditions, c'est qu'elles sont un peu frileuses et ne prennent pas de risque lorsqu'il s'agit de publier un album. Elles ont aussi des attentes assez strictes par rapport au travail d'un auteur. Ce n'est pas le cas avec les plus petites maisons d'éditions. Il y a quelques années, j'ai sorti l'album *La cabane* aux éditions La boîte à bulles. C'est mon filleul Benjamin Fischer, le fils de mon frère Georges, qui en a signé le scénario. Pour ce thriller psychologique, Benjamin et moi avons eu la confiance totale de notre éditeur. J'ai ainsi pu travailler mon dessin comme je l'entendais, ce qui n'aurait pas été le cas chez une maison d'édition plus importante. Cela dit, il arrive parfois que le problème ne vienne pas de l'éditeur en soi mais plutôt du distributeur, chargé d'assurer la bonne représentation de l'album en librairie. Par



exemple, en avril dernier, Benjamin et moi avons sorti un nouvel album en commun : *Faida* aux éditions Cerises et Coquelicots. La « *faida* » est un nom qui signifie « vengeance » en calabrais, et c'est précisément de cela dont il est question dans notre histoire. Le distributeur a voulu nous faire changer la couverture de l'album qui montre une jeune femme brune en avant-plan, dans un décor représentant un petit village d'Italie. Le distributeur estimait cette couverture trop typée « maghrébine ». Selon lui, le lecteur risquait de faire un amalgame à cause des récents événements. Après quelques discussions, mon filleul et moi, soutenus par notre éditeur, avons fini par avoir gain de cause et l'album est sorti tel que nous le désirions.

Lorsque l'on parcourt votre bibliographie, on se rend compte que vous êtes également auteur de nombreux livres d'illustration. Qu'est-ce qui explique ce grand écart ?

J'ai commencé à faire des livres d'illustration en 1992 pour les éditions Pastel. Il y a eu, en effet, un gros engouement pour les livres jeunesse dans les années 1980-90 et ça m'a donné envie d'en savoir plus. Ce qui m'a rapidement séduit avec l'illustration, c'est la possibilité d'avoir une plus grande liberté créatrice et de pouvoir utiliser des techniques de réalisation très différentes de celles, plus traditionnelles, que j'employais pour faire de la bande dessinée. Lorsque je fais des livres pour enfants, je me permets de travailler à la gouache, à l'acrylique, en monotype (procédé

d'impression où une peinture sur cuivre, sur verre ou sur matière plastique est reportée par pression sur papier, *ndlr*) ou plus récemment à l'ordinateur. Avec l'illustration, j'ai vraiment le sentiment de pouvoir faire ce que je veux... et ce que je veux c'est faire des livres qui me fassent sortir des sentiers battus.

Quelles sont les thématiques qui vous tiennent à cœur et que vous abordez dans vos livres d'illustrations ?

Quand je suis seul à écrire mes histoires, j'aime aborder des thématiques qui me touchent comme la différence, la guerre, les réfugiés, etc. Certains de mes livres ont été scénarisés par mon ex-femme, Claude K. Dubois, qui est également illustratrice et auteure. Ensemble, nous avons fait des ouvrages traitant de la famille ou la difficulté de grandir. J'aime aussi traiter du cycle de la vie, comme je l'ai fait dans *Tous des gagnants* (aux éditions Pastel) qui raconte le parcours d'un spermatozoïde. Il s'agit en fait d'une histoire que m'a racontée l'aîné de mes petits-fils il y a quelques années. Il disait avoir des souvenirs de lorsqu'il était lui-même un spermatozoïde. J'ai trouvé cette idée tellement géniale qu'il fallait que je la dessine.

Votre frère jumeau, votre ex-femme, votre filleul, votre petit-fils... vous aimez décidément travailler en famille.

C'est naturel, dans notre famille, de travailler dans le dessin ! Lorsqu'ils étaient plus jeunes, mes enfants et mes neveux et nièces

nous accompagnaient, mon frère et moi, lors de nos séances de dédicaces. Ils se mettaient à côté de nous et nous regardaient faire. Autant dire qu'ils ont baigné dans le dessin depuis leur plus jeune âge. Du coup, ils s'y sont mis à leur tour. L'une de mes filles est illustratrice, sous le pseudonyme de Pélagie Lamenthe (souvent accompagnée de sa mère Claude K. Dubois au scénario, *ndlr*). L'autre se fait appeler Sarah V et a scénarisé certaines de mes histoires (comme le livre *Tous les deux* aux éditions Pastel). Du côté de mon frère, c'est pareil. En plus de son scénariste de fils Benjamin, sa fille Alice (dite Alice Fischer) est illustratrice et dessinatrice de bande dessinée. Georges travaille actuellement à un livre sur Eddy Mitchell en collaboration avec sa fille Caroline. Comme vous le voyez, nous sommes une très grosse famille et chacun d'entre nous fait un métier qui, de près ou de loin, peut être rattaché à l'édition. D'ailleurs, nous travaillons actuellement à monter notre propre maison d'édition afin d'avoir une totale autonomie dans notre travail. Parce qu'au final, si le succès peut être facile à obtenir, c'est parfois conserver sa créativité qui est plus difficile. Moi, j'ai fait mon choix. Et ce n'est pas grave si je suis tout le temps sur le fil. Tant que je peux rester libre dans mon travail d'auteur, ça me va !

Blog officiel de la famille Van Linthout :
<http://leblog.vanlinthout.be>

LE PILEn

CONSTRUIRE ET IMAGINER ENSEMBLE LES FUTURS DU LIVRE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

MORGANE BATOZ-HERGES

Depuis quelques années, la Fédération Wallonie-Bruxelles mène une politique active en matière de numérisation de la chaîne du livre. C'est dans ce contexte que le PILEn, Partenariat interprofessionnel du livre et de l'édition numérique, a vu le jour et inscrit son action depuis bientôt quatre ans. Aux prises avec le réel, il est à la fois un acteur et un observateur de premier plan des mutations techniques, professionnelles et commerciales en cours.

DERRIÈRE L'ACRONYME, UN OUTIL AU SERVICE DES PROFESSIONNELS DU LIVRE

Cette initiative originale – qui n'a pas d'équivalent ailleurs en Europe – est née à la suite des propositions d'un groupe d'experts¹ désigné par la ministre Fadila Laanan dans la continuité du plan de développement numérique de la chaîne du livre lancé deux ans plus tôt. Les auteurs préconisaient la mise en place d'une plateforme interprofessionnelle de concertation et d'action au sein de laquelle serait abordée notamment la réaction à l'impact de la numérisation sur le secteur du livre, avec une attention particulière au devenir des métiers et à l'emploi, ainsi qu'à l'émergence de nouveaux usages et de nouveaux acteurs.

Le PILEn est ainsi devenu en 2012 le premier partenariat interprofessionnel en Fédération Wallonie-Bruxelles depuis la dissolution du Cercle de la Librairie il y a une vingtaine d'années. Il est soutenu et accompagné par le Service général des lettres et du livre, ce qui n'empêche pas les quatre associations professionnelles qui le portent – la Maison des Auteurs, l'Association des éditeurs belges (ADEB), Espace Livre et Création (EL&C) et le Syndicat des libraires francophones de Belgique (SLFB) – de travailler en parfaite autonomie, garantie essentielle de la crédibilité de leur action. Dans un contexte économiquement difficile, cet outil mutualisé per-

met d'éviter l'éparpillement des ressources, qu'elles soient humaines ou financières, et favorise le dialogue et la solidarité interprofessionnels. Son approche se veut systématique, englobant l'ensemble de la chaîne du livre de sa création à sa diffusion, jusqu'à sa réception par le public dont l'évolution des comportements est examinée et analysée collectivement. Afin d'aider les professionnels à affiner et à développer leurs stratégies, deux axes d'action ont été jugés prioritaires : l'information et la formation via la veille proposée sur le site futursdulivre.be et les actions proposées aux professionnels, d'une part ; l'étude des évolutions du secteur et des marchés et publics via quatre études menées par l'ADEB² d'autre part.

Considéré parfois à tort comme un outil d'« évangélisation » au numérique, le PILEn n'a, dès sa création, jamais souhaité voir ses missions réduites à cela : tout ce qui touche au livre et à lecture, aux métiers qui s'y rapportent, à la promotion de la diversité culturelle dans ce secteur peut faire l'objet d'études, de débats, de propositions. En 2014, deux séminaires ont ainsi été organisés sur l'avenir du livre et de la lecture, ainsi que sur la diffusion pour les petites maisons d'édition. La plateforme a aussi beaucoup contribué au travail sur les priorités du Conseil du Livre pour 2014-2018³ et est depuis plusieurs mois très impliquée dans le dossier du prix unique du livre.

Le PILEn est également actif en-dehors de Belgique et ce de manière croissante, en ren-

Romain Renard, auteur de *Melville* © DR

forçant le dialogue avec d'autres acteurs européens du livre, comme le Centre national du livre, le réseau Transbook ou plus récemment l'EDRI.ab auquel il envisage d'ailleurs d'adhérer⁴. Il participe régulièrement aux débats européens et internationaux : son président, Philippe Goffe, est intervenu lors des Rencontres des organismes européens du livre en 2014 et à l'ePUB Summit en 2016⁵. Profitant de son implantation à Bruxelles, il a enfin noué des liens avec la Commission européenne, dont certains représentants ont été ses invités à plusieurs reprises.

BILAN DU PILEN ET AVANCEMENT DE LA RÉFLEXION SUR LE NUMÉRIQUE EN FWB

Quatre ans après le premier événement organisé sur le « livre numérique⁶ » qui avait réuni plus d'une centaine de participants, le paysage a changé mais n'a pas connu de bouleversement profond, principalement parce que le marché du livre numérique n'a globalement pas décollé⁷. Certaines certitudes ont volé en éclats : les libraires indépendants apparemment menacés par le développement du livre

numérique se sont mis à en vendre via la plateforme Librel⁸, et les éditeurs qui craignaient l'autoédition ont pour certains intégré ce phénomène dans leur manière de travailler⁹. Selon le cadastre des éditeurs numériques en FWB réalisé en 2015¹⁰, 33 % d'éditeurs seulement se sont lancés, avec plus ou moins de succès, de manière plus ou moins innovante, dans le numérique : numérisation homothétique pour la plupart¹¹, stratégie d'hybridation pour certains¹² et, plus rarement, du nativement digital avec des projets d'auteurs comme *Uropa*, *Bleu de toi* ou *Le roi Babel*¹³. *Le pure player* ONLiT Éditions est dans le même temps passé au papier, tandis que Primento s'imposait comme le principal opérateur pour la numérisation, la distribution et la diffusion en FWB. Avec Lirtuel¹⁴, les bibliothécaires ont également franchi le cap. Quant à Amazon... il a encore gagné des parts de marché, en imprimé et en numérique.

Aujourd'hui si le numérique ne semble plus susciter rejet absolu ou attentes démesurées chez les professionnels, leur attitude alterne selon les secteurs et les thématiques entre enthousiasme et résignation, voire parfois lassitude. C'est en tout cas le constat contrasté dressé par le PILEn, après 60 formations qui ont réuni en moyenne 14 participants par session, et 40 rencontres, conférences et débats, avec un public moyen d'une quarantaine de personnes. Dans les thématiques traitées, le PILEn n'a eu de cesse de maintenir un équilibre entre Recherche & Développement et *Realpolitik*, allant ainsi de la bonne gestion des



métadonnées à des formations b-a-ba sur le livre numérique en passant par l'écriture transmédia ou le réseau social LinkedIn. Depuis 2012, les actions de formation ont été évaluées de manière extrêmement positive par les participants, dont la moitié avait assisté à au moins deux formations. Si les éditeurs représentaient entre 2012 et 2014 près de la moitié des professionnels formés, les autres catégories professionnelles sont désormais plus présentes, notamment les libraires et les bibliothécaires – un « effet Librel-Lirtuel » –, mais aussi les membres de l'administration, les étudiants et les développeurs/webdesigners. En 2015, on arrivait d'ailleurs pour la première fois à une égalité de participation entre ces différentes catégories, preuve s'il en est que les enjeux du numérique concernent tous les maillons de la chaîne du livre.

Au-delà de ces quelques chiffres, il est difficile de mesurer l'impact de l'action du PILEn sur la numérisation de la chaîne du livre en FWB, d'autant que son action se conjugue à d'autres : les aides octroyées par la Commission d'aide à l'édition, l'écosystème qui construit autour de Librel (avec le soutien du Syndicat des libraires francophones de Belgique) et de Lirtuel (créé grâce au Service de la Lecture publique de la FWB), l'actualité donnée par *Lettres numériques* (média de la FWB), les initiatives du Pôle E/D de la Maison des Auteurs et de la Commission numérique de l'ADEB, etc. Ce qui fait toute la spécificité du PILEn et le rend indispensable est d'être un espace privilégié d'échanges et de rencontres inter-

professionnelles, d'expertise, de réseautage et de retours d'expérience, de questionnement et de confrontation, ouvert à toutes et tous. Les nombreux partenariats mis en place pour élargir et renforcer la communauté qui s'est créée participent de son succès : Bela, l'iMAL, Mons2015, le festival Anima, la Foire du Livre de Bruxelles, le Mundaneum, le Desk Europe Créative de la Fédération Wallonie-Bruxelles, etc. et aussi dans le Nord de la France, le Centre régional des lettres et du livre, l'association des éditeurs et la Plaine Images¹⁵ qui partagent avec le PILEn la volonté de promouvoir des talents « locaux », tout en gardant un œil sur les développements parisiens.

VERS UN ÉLARGISSEMENT DES MISSIONS DU PILEn ?

Face aux demandes et attentes des professionnels qui deviennent plus spécifiques, aux besoins qui s'individualisent, le PILEn a pour projet d'élargir ses missions, comme cela a également été préconisé dans plusieurs rapports¹⁶. Les modules de formation de « base » devraient être proposés en ligne sur le site futursdulivre.be sous la forme d'articles ou même de capsules audio/vidéo ou de MOOCs, ainsi qu'un cadastre des aides, conseils et formations utiles au secteur et un répertoire de prestataires labellisés qui proposent des services de numérisation, e-diffusion, e-distribution, etc. Cet important travail rendrait possible en parallèle la mise en place de formations plus individualisées,

entre l'accompagnement et le conseil, en travaillant plus particulièrement sur les bonnes pratiques d'édition numérique qui bénéficieraient à toute la chaîne – y compris au lecteur – comme la qualité des fichiers réalisés, une réflexion plus poussée au niveau de l'ergonomie, la notion de « discoverabilité » avec une bonne gestion des métadonnées, l'interopérabilité des formats, les développements en termes d'accessibilité, etc. Les questions juridiques devraient également être abordées de manière plus approfondie et individualisée, tout comme les stratégies de communication digitale et de marketing, afin d'aider les professionnels à mieux connaître leur public, actuel ou potentiel. Cela va d'ailleurs de pair avec l'amélioration des études proposées, notamment au niveau de l'observation du développement du marché.

Cet élargissement des missions du PILEn s'accompagnera d'un accroissement de son public : si ses actions ne sont pas réservées aux membres des quatre associations qui le composent, un effort supplémentaire va être fait en renforçant notamment la collaboration avec l'Association professionnelle des bibliothécaires et documentalistes (APBD) et la fédération interdiocésaine des bibliothécaires et bibliothèques catholiques (FIBBC), en touchant les 69 % d'éditeurs non-membres de l'ADEB ou d'EL&C¹⁷ et en adaptant certaines de ses activités aux étudiants dans un souci croissant d'associer ces futurs professionnels aux réflexions du secteur dès leur dernière année d'étude.

Enfin, le PILEn souhaite accentuer son rôle de catalyseur d'expérimentations afin d'encourager les professionnels à exploiter réellement le potentiel offert par le numérique, que ce soit sur le plan conceptuel, technologique ou commercial. Cela passera par un accompagnement pour la constitution de dossiers d'aides publiques, y compris au niveau européen¹⁸, par une stratégie de remise de prix¹⁹ et par une visibilité accrue lors de manifestations, notamment littéraires, en FWB ou ailleurs, car les projets digitaux ne semblent toujours pas y avoir trouvé leur place. Très peu de projets sortent actuellement de l'homothétique, qu'il s'agisse même de format ePUB3 ou de livre-application²⁰, ce qui est d'autant plus regrettable que nombre d'auteurs se montrent très intéressés par ces nouvelles perspectives de création. Peu d'aides existent d'ailleurs au stade du développement de projets interactifs pour le secteur du livre²¹, alors qu'ailleurs cette catégorie de projet reçoit une attention soutenue. Ainsi, aux Pays-Bas, les fonds *gaming* et littérature se sont associés récemment pour soutenir deux projets de *littéraire games*, fruits d'une collaboration entre un auteur déjà publié et un studio de jeu vidéo²², qui seront présentés à Francfort en octobre. En France, France Télévisions et Arte s'associent à des projets singuliers comme *Phallaina*, *Le dernier Gaulois*, etc.²³. À quand des initiatives similaires en FWB, qui réenchâteraient sans doute les perspectives ?

- 1 P. FRANQ, F. YOUNG, T. HABRAND, Ph. GOFFE et G. HOYOS, *Analyse prospective du développement numérique de la chaîne du livre*, 31 mai 2012.
- 2 Études sur le marché du livre de langue française en Belgique, sur les statistiques de production, sur l'évolution de la consommation de livres papier et numériques des Belges francophones (Ipsos) et sur l'ensemble du secteur qui seront enrichies progressivement.
- 3 *Conseil du Livre : priorités pour 2014-2018. Recommandations interprofessionnelles*, 14 mai 2014.
- 4 Le réseau européen Transbook a pour objectif de développer et promouvoir le livre numérique jeunesse. L'EDRLab (European Digital Reading Laboratory) est le siège européen de Readium et de l'IDPF. Établi à Paris depuis 2015, il a notamment pour mission de participer aux évolutions du format interopérable ePUB.
- 5 En avril 2014, le Centre national du livre organisait à Paris dans le cadre du Forum de Chaillot les 1^{ers} Rencontres des organismes européens du livre, autour des questions de réglementation, diffusion, traduction, lobby. En avril 2016, se tenait à Bordeaux le premier sommet international sur le format ePUB, à l'initiative de l'EDRLab.
- 6 26/06/12, Apéro du numérique #1 sur le livre numérique, avec notamment F. Schuiten et A. Penders.
- 7 Le marché serait même en recul aux États-Unis si l'on en croit les chiffres de l'Association of American Publishers : - 10% durant les cinq premiers mois de l'année 2015. Les avis divergent fortement sur ce type de données, notamment parce l'autoédition n'est pas prise en compte et en raison aussi d'un fort contraste entre secteurs. En France et en FWB, on se situerait entre 2 et 4 % du marché.
- 8 Portail mutualisé des librairies indépendantes pour la vente de livres numériques, lancé en octobre 2014.
- 9 Il est révélateur que le Syndicat national de l'édition se saisisse de ce thème, comme lors du Salon du Livre de Paris 2016.
- 10 Ch. LAMBRECHTS, *Mission de coordination Librel.be et production numérique belge francophone, rapport final*, 11 juin 2015.
- 11 Reproduction telle quelle du contenu du livre papier.
- 12 Par exemple : Larcier, avec l'application LarcierGrp et Le Lombard avec les deux tomes de *Melville* de Romain Renard.
- 13 Bernard HISLAIRE, *Uropa*, Casterman ; Dominique MAES, *Bleu de toi*, CotCotCot-apps ; Karim MAALLOUL, *Le roi Babel*, Epic Agency.
- 14 Portail mutualisé des bibliothèques publiques pour le prêt numérique, lancé en mars 2015.
- 15 Co-organisateurs avec le PILEn des Rencontres de l'édition numérique qui se tiennent chaque année à Tourcoing.
- 16 Voir *Conseil du Livre : priorités pour 2014-2018*, ainsi que Ch. LAMBRECHTS, *op cit*.
- 17 Chiffre avancé dans Ch. LAMBRECHTS, *op cit*.
- 18 Voir *Conseil du Livre : priorités pour 2014-2018*.
- 19 À l'image des prix PILEn proposés à l'occasion de ProtoPITCH, concours interrégional pour les projets innovants dans le secteur des industries créatives ou d'Europe Refresh, le salon européen du financement participatif.
- 20 Dans son bilan 2014, la Commission d'aide à l'édition déplore ainsi « le manque de projets créatifs d'envergure et/ou mutualisés, d'une part entre différents éditeurs et d'autre part entre un ou plusieurs éditeurs et d'autres opérateurs culturels ou publics ».
- 21 Sauf si celui-ci se déploie sur plusieurs supports (Jury nouveaux médias au Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel) ou touche aux arts numériques (Commission des arts numériques).
- 22 *Winter* (écrivain flamand Joost Vandecasteele et studio Happy Volcano) et *Puzzling Poetry* (poète Lucas Hirsch et studio Louter).
- 23 *Phallaina* est une « bande défilée » composée d'une application et d'une fresque de 115 mètres. *Le dernier Gaulois* est un docu-fiction et une BD interactive. Ces deux projets ont été présentés lors des rencontres PILEn organisées en 2015 et 2016 au festival Anima.

MARCEL THIRY

UNE POÉTIQUE DANS LA GUERRE ?

LUCIEN NOULLEZ

En mars 2016, l'ambassade de Belgique à Kiev a commémoré le centième anniversaire du corps expéditionnaire belge (les ACM), venu prêter main-forte aux armées du Tsar. Celui-ci comptait, en son sein, un jeune soldat qui deviendrait, après la guerre, une des figures majeures des lettres belges et francophones du xx^e siècle : Marcel Thiry. À l'occasion de cette commémoration, le poète Lucien Noullez a été invité à évoquer, en une conférence que *Le Carnet* reproduit ci-dessous, la figure de Marcel Thiry, dont le premier livre en prose, *Passage à Kiev*, a été traduit, cette année, par un spécialiste ukrainien de notre littérature : Dmitri Tchistiak.

Une sorte d'effroi m'étreint, à évoquer Marcel Thiry, ici même, à Kiev, cent ans après qu'il y est passé, cinquante ans après qu'il en a rendu compte dans une série d'articles destinés au journal *Le Soir*, à Bruxelles, et cinquante-six ans après qu'il a brièvement évoqué ce périple, au sein d'une collection de souvenirs, dans un numéro d'hommage de la revue *Marginales*, en 1963. Ce texte, intitulé *Falaises* était, à cette époque et de son propre aveu, la seule autobiographie de sa main. Il ne savait pas encore, en écrivant *Falaises*, qu'il publierait son récit de guerre dans *Le Soir*, ni que cela deviendrait un livre. Mais il précise : « *les mémoires, ni le roman autobiographique ne sauraient aller si loin dans la restitution de l'expérience intime que le récit parfaitement fictif en apparence et qui sait éviter tout rapprochement visible*

avec la vie de l'auteur. » Bigre ! Il y a là de quoi me faire trembler. Et nous faire trembler tous ! Car, pour notre auteur, la réalité ne semble pas donnée. Passant par Kiev, on dirait que seule la fiction narrative, ou l'évocation poétique, puissent assumer, dans son chef, la réalité de ce passage.

Une sorte d'effroi m'étreint, donc. Êtes-vous bien là ? Suis-je bien ici ; sommes-nous vraiment réels, avant d'avoir transposé notre commune expérience dans la chair d'une fiction ou dans le corps d'un poème ? Si c'est probablement l'honneur de la littérature de faire échec au temps, ou, à tout le moins, comme le disait Charles Du Bos, de jouer, en regard de l'inexorable chute d'eau qui est la métaphore du temps, les « fonctions de l'hydraulique », alors, Marcel Thiry compte bien, comme je le pense, parmi les plus grands écrivains du xx^e siècle. Sans fin, son immense anamnèse le ramène aux tâtonnements de la vie présente. Et sans fin, également, sa rêverie à l'imparfait alimente la vie réelle de ses lecteurs. Dans tout ce temps qui passe, la prose et les vers de Marcel Thiry déchantent des moments fabuleux. Fabuleux, non parce qu'ils seraient magnifiques en eux-mêmes, mais fabuleux, uniquement, parce que l'écrivain les retient. Comment ai-je pu, moi qui suis né à Bruxelles en 1957, et qui n'ai jamais fait que de très évasifs voyages, accompagner ses pas dans les boues galiciennes d'automne, en 1916 ? Simplement parce que Thiry décrit merveilleusement cette boue, lui donne





page de g. Marcel Thiry
© DR

comme un halo de légende, et la rend donc présente, même pour un lecteur qui relit *Voie lactée*, cent ans après les faits : « *La boue galicienne n'était pas une boue comme celle des autres fronts de la guerre, mais des fleuves de vase, une marée de fange. À travers toute la steppe russe c'est un limon d'Asie à marbrures grasses qu'elle prolongeait jusqu'ici et qu'elle poussait vers le pied des Carpates. En lente force, elle s'épandait comme dilatée par de lointaines inondations de Ganges, ou comme si les Brahmapoutres avaient étalé à travers Indes et toundras leurs crues épaisses.* » Qui, parmi nous qui le lisons, irait vérifier la splendeur du vocable « Brahmapoutre » dans l'évocation de la gadoue galicienne ? Qui chercherait des poux à Marcel Thiry, en vérifiant si les coulées de boue qu'il décrit trouvent bien leur source dans un « limon d'Asie » ? La boue galicienne nous convainc, simplement parce qu'elle est décrite avec des termes qui nous sont autant étrangers qu'à lui-même. Mais la rigueur du style et de la langue suffisent. De cette boue, même si nous n'en savons rien, nous éprouvons l'étrangeté et le mystère... L'œuvre de Marcel Thiry compte, explicitement, trois livres en prose dédiés à son périple avec les ACM. *Passage à Kiev*, désormais traduit en ukrainien, est un ouvrage de jeunesse – ce qui ne signifie pas une œuvre négligeable – et c'est un bonheur, pour l'admirateur de l'écrivain que je suis, de saluer sa traduction en ukrainien. J'en appellerais d'autres de mes vœux. Car Thiry n'a jamais

cessé de revenir sur cette expérience fondatrice. Pour lui, à l'instar de la boue remuante dont nous venons d'évoquer la présence dans *Voie lactée*, la guerre fut – et cela le distingue des « poilus » coincés sur le front – une sorte d'initiation au mouvement, au voyage, à l'aventure... c'est-à-dire aux rêveries de toute jeunesse, de tous les temps.

D'une certaine façon, aussi affreuses que furent les boucheries auxquelles il assista, aussi précaires que furent les conditions de vie et de ravitaillement du corps expéditionnaire belge, aussi douloureuse fut la perspective de perdre son frère Oscar – Oscar était son aîné et son initiateur en littérature, et Oscar fut laissé pour mort, frappé à la tête par un éclat d'obus, mais il revint de ses blessures diminué, au point de devoir abandonner toute velléité d'écriture ! D'une certaine façon, malgré les turpitudes, la boue, le froid, la totale incompréhension de ce qui se jouait dans la Russie d'alors entre les Bolcheviks et les armées fidèles au Tsar, malgré le mal de mer, la fatigue, le mal du pays, les orteils gelés et la misère sexuelle, Marcel Thiry semble ne jamais sombrer dans le malheur, dans le désespoir ou dans la dépression.

Lorsqu'en 1966, cinquante ans plus tard, il publie une relation suivie de tout cela, il note bien, dans la *Préface* : « *À ce reproche de parler gaiement de la guerre, à ce reproche de servir le fléau en racontant non sans allégresse comment on le traversa, je ne puis répondre qu'une chose : c'était ainsi. Nous étions gais,*

au fond, malgré des périodes misérables, malgré l'éloignement des nôtres et de tout, malgré le risque. Certes, d'avoir vu tomber des frères creusait en nous de profondes et inguérissables blessures. Mais une force vitale nous redressait et nous entraînait de nouveau sur le rythme de cette étrange joie. »

Engagé en 1915, à dix-huit ans, Marcel Thiry fait le tour du monde, mais il écrit, dans son poème le plus célèbre et le plus célébré, publié en 1924 : *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, qu'il ne s'agit que d'un « banal voyage ». Tout cela tient ensemble : à la fois la joie incoercible, la découverte de la féminité troublante, qu'il évoque également dans la même préface : « *Et ce sont les rencontres féminines, note-t-il, et la découverte de ce que cette langue mystérieuse pouvait prendre de caressante musicalité sous un de ces timbres de contralto comme il s'en trouve là-bas d'incomparables.* » La joie, la femme et la paradoxale banalité de l'expérience trouvent peut-être leur lien dans la nature même des années d'apprentissage. La jeunesse est un songe, où tout ce qui advient, et surtout l'imprévu et l'improbable, semble couler de source, aller de soi.

Il faut dire, tout de même, que le destin du jeune Thiry et de ses compagnons d'arme tranchait singulièrement avec celui de leurs camarades restés au pays.

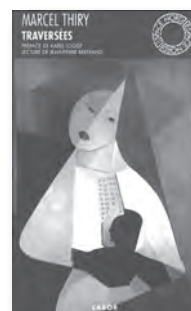
Dans un récit que j'ai publié en janvier 2009, *L'étrange au cœur*, et qu'on m'a fait l'honneur de traduire ici même en ukrainien, je fais de mon grand-père, Léon

Noullez, un personnage principal, jeté dans la Grande Guerre. Mon grand-père était sensiblement plus âgé que Marcel Thiry. Il avait vingt-six ans en 1914. Mais, surtout, la guerre des deux hommes ne se ressemblait pas. Alors que les autos-canonnières couraient le monde, la plupart des autres soldats belges s'enlisaient sur le Front. La boue ne venait pas des Indes, elle stagnait sur place, et les filles, dans les bordels de campagne, ne faisaient pas entendre des timbres graves et mystérieux. Elles avaient l'accent d'Ypres et rabattaient le soldat à la va-vite.

Il a fallu qu'à l'occasion d'une vilaine jaunisse le cavalier gendarme Léon Noullez fût envoyé en Charente, et qu'il fût ainsi délivré, pour quelques semaines, de la morbide routine du front de l'Yser, pour que, plus tard, il eût quelque chose à raconter. Comme Marcel Thiry, mon grand-père n'aimait pas la guerre. Mais, comme bien des jeunes, avant eux et depuis, les deux hommes aimaient les voyages. C'est donc bien le voyage qui entretint l'étrange joie des canonniers belges, venus prêter main-forte au tsar, dans sa guerre contre les Autrichiens, en 1915.

Pourtant, la joie n'exulte guère dans l'œuvre de notre poète. La gaité qu'il a prétendu vivre pendant la guerre transparait peu, dans les souvenirs et évocations qu'il en donne. La grâce n'en est pas absente pour autant, mais cette sorte de grâce que laisse derrière elle une femme parfumée devenue invisible. Chez Thiry, les choses sont belles d'avoir été. La

vie est belle, mais seulement en ceci : qu'elle passe, en laissant des lambeaux accrochés à la mémoire. Thiry, prose ou vers, récits ou poèmes, passe sa vie au crible de l'imparfait – non pas de l'imperfection, comme il le précise lui-même dans un magnifique petit essai, mais de l'imparfait entendu comme



du temps perdu, le français dispose de ce temps grammatical, qui ne nous représente pas dans le passé une action définie par son résultat ou par son terme [...] mais l'état de ce qui était en train de s'accomplir. » Avouons-le : un aveu de faiblesse, décliné avec une telle et paisible assurance, place la poésie dans l'ordre de la



un temps conjugué. Il en parle magnifiquement : « *C'est donc un élément psychologique qui expliquerait tout d'abord la poésie de l'imparfait ; notre goût du souvenir, notre complaisance, surtout marquée chez les faibles et les sensibles, à nous bercer d'un retour aux époques évanouies. Pour ce retour mélancolique aux îles*

blessure, et place la blessure au cœur du mystère de parler.

Joyeuse, peut-être, l'épopée thiryenne préparaît des poèmes blessés. Glorieuse, peut-être, la victoire de 1918. Elle importe peu, quand on a découvert qu'on se compterait toujours du côté des « faibles et des sen-

page de g. *Le tour du monde en guerre des autos-canon belges : 1915 - 1918*, photographie de Marcel Thiry
Doc. AML

sibles ». Rien n'est plus éloigné de l'œuvre thiryenne que la morgue, le mépris ou l'assurance. Tout l'éloigne des patriotismes revanchards et tonitruants. Cette vie, pourtant à certains égards couverte d'honneur, demeurait profondément modeste, coupable même. Et, si l'œuvre est peuplée de références évangéliques, on ne saurait la dire chrétienne, ni même athée. Elle se vit ailleurs, dans les songes, qu'une sorte de culpabilité particulière anime sous nos yeux. L'avocat Marcel Thiry plaide coupable. Mais il demeure sans jugement, trainant cette culpabilité congénitale, comme un manteau de surprenante lumière, aimant parfois recevoir du ciel, non le salut, mais « La grande neige pardonneuse. »

Paul Éluard voyait en lui « un des plus grands poètes de ce temps. » Ce jugement d'un homme pourtant sévère ne faiblit pas, près de quarante ans après la mort de Thiry. J'en ai fait l'expérience éblouie, en replongeant, pour préparer au mieux la présente intervention, dans les trois premiers recueils poétiques qui évoquent le périple ukrainien. Le poème de Marcel Thiry est toujours d'une grande lisibilité (quoique parfois marqué par quelques préciosités mallarméennes). Il devance, sans songer à faire école, ce fameux « lyrisme du quotidien », auquel on a, bien plus tard, apparenté des Réda, des Grosjean, des Delaveau, des Goffette, des Lemaire, des Schmitz et bien d'autres...

Il s'agit d'évoquer, le plus simplement du monde, l'expérience que partageait le poète

et son lecteur – et que le lecteur peut, dès lors, identifier sans peine –, et de lui donner, par l'analogie, la métaphore et la magie sonore du poème, une existence à la fois même et autre : « Je prends ma poésie à vos courbes, voitures... », écrit Marcel Thiry, donnant soudain à la banalité des automobiles, une chance d'envolée lyrique.

Parfaitement maîtrisée, la poésie de Marcel Thiry paraît également légèrement et savamment bancal (ce qui est, après tout, quand le poète en est conscient, comme un comble de la maîtrise). De petites secousses rythmiques procurent ce qu'Albert Ayguesparse (qui fut son ami et son confrère à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique) appelait « le petit choc que connaissent bien les amateurs de poésie ». Le lecteur du poème thiryen est à la fois invité à une promenade onirique dans l'épaisseur du temps, et rappelé au réalisme de sa présence au monde, par une série de secousses ténues : inversions syntaxiques, bousculement d'hémistiches, enjambements audacieux ou allitérations inopinées. On le comprendra cependant aisément, au vu de tout ce qui précède, la guerre qui habite les poèmes de Marcel Thiry ne paraît pas plus traumatisante qu'un bras de femme insaisissable ou qu'un parfum perdu. Il n'y a évidemment là aucun cynisme. Aucun esthétisme non plus (même si l'esthétisme pourrait être la tentation la plus forte de notre écrivain). À vrai dire, si j'en crois le grand critique littéraire belge Jean-François

Grégoire, Thiry, poète et prosateur, nous emmène sur les rives du spirituel. Spirituel ? Oui, parce qu'il a conscience d'un manque et qu'il ne verse pas dans la frustration morbide. Parce que ce manque le maintient dans la vigilance, mais pas dans l'observation sourcilleuse. Spirituel, aussi, parce que sa prosodie délicate le conduit à une forme de modestie qui s'apparente à un certain humour très éloigné des moqueries et du cynisme. Spirituel, enfin, parce que tout cela lui permet de partager avec ses lecteurs, une entrevision. Qu'est-ce qu'une entrevision ? Peut-être un espace disponible qui, d'une expérience particulière rejoint l'expérience de chacun et laisse ouvert l'interprétation que nous ferons tous du texte, de la prose et du poème.

Comme je pense, depuis toujours, que le poème s'éprouve, avant d'être éprouvé, permettez-moi, pour ne pas conclure, de vous lire quelques poèmes de Marcel Thiry. Je lui cède la parole, et, s'il vous venait, ensuite, l'envie d'applaudir, c'est lui, qu'ensemble, nous applaudirions...

Pour lire Marcel Thiry

Dans la collection « Espace Nord » : *Nouvelles du grand possible* (récits), *Échec au temps* (roman), *Traversée* (anthologie poétique)

Aux éditions de l'Académie : *Œuvres poétiques complètes* (Trois volumes), *Passage à Kiev* (récit)

Aux éditions de la Table Ronde : *Tous les grands ports du monde ont des jardins zoologiques* (Remarquable choix de poèmes par Karel Logist)

PRIX LITTÉRAIRES

L'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique a remis ses prix littéraires le 12 mars. Le prix Nicolas Houssa est décerné à Pierre Warrant pour son recueil de poèmes *Altitudes* (Tétras-Lyre). L'Arbre de Diane reçoit le prix Verdickt-Rijdsams pour la collection « La tortue de Zénon ». *La Shoah de Monsieur Durand* de Nathalie Skowronek (Gallimard) remporte le prix Lucien Malpertuis. Le prix Henri Davignon couronne Paul-Augustin Deproost pour *Chemins d'Utopie* (Presses universitaires de Louvain). Catherine Deschepper est la lauréate du prix Franz de Wever pour *Un kiwi dans le cendrier* (Quadrature) et Veronica Mabardi celle du prix Georges Vaxelaire pour *Loin de Linden* (Lansman). Le prix Félix Denayer distingue *La carte des Mendelssohn* de Diane Meur (Sabine Wespieser). Le prix Léopold Rosy va à François De Smet pour *Reductio ad Hitlerum* (PUF) et le prix Albert Counson à Marc Wilmet pour l'ensemble de son œuvre de linguiste. Le prix Auguste Michot couronne Werner Lambersy pour *Escaut! Salut* (Opium). Marie-Hélène Lafon reçoit le prix Henri Cornélus pour *Histoires* (Buchen Chastel). Enfin, le prix Gaston et Mariette Heux revient à Jean-Pierre Verheggen pour l'ensemble de son œuvre.

Emmanuelle Pirote a reçu le **prix Edmée de La Rochefoucauld** pour son roman *Today we live* (Le Cherche-Midi). Ce prix, créé en 2000 pour honorer Edmée de La Rochefoucauld (longtemps présidente du prix Femina), est doté de 3000 € et récompense chaque année un premier roman.

BOURSES

La Sabam a attribué ses premières bourses littéraires de 2016. La bourse d'aide à la création, dotée d'un montant de 1000 €, va à Eva Kavian. Claude Raucy reçoit quant à lui la bourse d'aide à l'édition, dotée de 3000 € (2000 € pour l'éditeur et 1000 € pour l'auteur).

AGENDA

Le 26 août, trois promenades littéraires dans Liège proposent de découvrir de manière ori-

ginale les œuvres de Luc Baba, Bernard Gheur et Philippe Lambert. Les promenades seront guidées par Guy Delhasse.

Informations et réservation :
guy.delhasse@skynet.be

Du 5 août au 25 septembre, la deuxième édition de l'Estival des Parlantes, festival de promenades littéraires, propose 20 balades littéraires en Wallonie et à Bruxelles, en présence d'écrivains et d'éditeurs.

Informations et réservation :
guy.delhasse@skynet.be

FORMATION

Dès la rentrée académique prochaine, La Cambre proposera un Certificat en Écritures contemporaines. Organisé à la manière des cursus artistiques au sein d'une école d'art, ce programme propose une formation et un accompagnement aux écrivains, en particulier aux jeunes écrivains, qui souhaitent professionnaliser leur pratique, la confronter à d'autres écrivains et professionnels reconnus de la littérature, l'informer et l'enrichir de nouveaux savoirs et de nouvelles compétences. Inscriptions jusqu'au 22 août.

Toutes les informations :
www.lacambre.be/index.php?nodeid=284

TOURNAI, VILLE EN POÉSIE

La ville de Tournai bénéficie pour trois ans du titre de Ville en poésie. À cette occasion, un programme foisonnant est proposé, qui place la poésie dans le quotidien de la Cité, et ce y compris dans les villages qui forment l'entité. Parmi ces actions, la Commission des Cimetières de la Ville a intégré dans les trente-trois cimetières de la ville des incises littéraires reproduites sur un panneau en plexiglas, certaines puisées dans le registre classique, d'autres demandées à des auteurs pour l'occasion. C'est le cas pour Otto Ganz, Jacky Legge, Françoise Lison-Leroy, Colette Nys-Mazure, Paul Roland, François Salmon, Jean-François Saudoyez, Michel Voiturier.

LE CARNET ET LES INSTANTS Trimestriel.
N° 191, du 1^{er} juillet au 30 septembre 2016.

ÉDITEUR RESPONSABLE Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des Lettres et du Livre, Ministère de la Fédération
Wallonie-Bruxelles
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles

RÉDACTRICE EN CHEF Nausicaa Dewez (02 413 33 04 - nausicaa.dewez@cfwb.be)

RESPONSABLE BIBLIOGRAPHIE Thibault Carion (02 413 26 49 - thibault.carion@cfwb.be)

**ONT COLLABORÉ
AU PRÉSENT NUMÉRO** Morgane Batoz-Herges, Fanny Deschamps, Nausicaa Dewez,
Salvatore Di Bennardo, Jean-Louis Étienne, Francine Ghysen,
Michel Torrekens, Lucien Noullez

L'iconographie a bénéficié de l'aide des Archives et Musée
de la Littérature (photothèque).

RÉDACTION carnet.instants@cfwb.be

SECRETARIAT Michelle Dahmouche (michelle.dahmouche@cfwb.be)

SITE INTERNET le-carnet-et-les-instants.net

GRAPHISME [nor] production (www.norproduction.eu)

N° vert de la Communauté française : 0800 20 000
Le Carnet et les Instants, Promotion des Lettres
Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, bureau 1A023
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles
(Tél. : 02 413 23 21- Fax : 02 413 28 94
secretariat.promolettres@cfwb.be)

Imprimé en Belgique par l'imprimerie Chauvheid

**LE CARNET^{et}
LES INSTANTS**



Barbara Abel - doc. Babelio © DR

le-carnet-et-les-instants.net



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE